

C A H I E R
D

Romans québécois Page D 3
Littérature jeunesse Page D 3
Roman de l'Amérique Page D 4
Essais Page D 4
Le feuilleton Page D 5
Poésie Page D 5
Arts visuels Page D 7
Jardins Page D 8

L I V R E S



Pavel Filonov, *Guerre avec l'Allemagne* (détail), 1915

Entretien avec Yehuda Elberg

Naissance d'un écrivain

À 89 ans, l'écrivain yiddish Yehuda Elberg, né en Pologne et vivant à Montréal depuis 35 ans, demeure inconnu des lecteurs francophones. Écrite en yiddish, son œuvre, qui compte 18 romans, plusieurs nouvelles, ainsi que du théâtre, fut publiée chez différents éditeurs yiddish en Israël, en Argentine, ainsi qu'aux États-Unis. Pour la première fois en français vient de paraître *L'Empire de Kalman l'infirmier*, roman publié en coédition chez Leméac/Actes Sud, traduit du yiddish par Pierre Anctil. Pour l'occasion, voici de larges extraits d'une entrevue que Yehuda Elberg accordait à l'écrivain Alberto Manguel, qui l'accueille dans la collection «Le cabinet de lecture».

L'enfance d'un écrivain

Mon frère Samuel, de deux ans et demi mon cadet, déclare avoir payé mes premiers droits d'auteur. Samuel adorait les histoires et j'adorais lui en raconter. Il arrivait souvent que la fin ne fût pas à son goût, alors, à sa demande, je changeais l'histoire et concluait sur une fin heureuse. Je devais protéger un prince de ses ennemis afin qu'il puisse accéder au trône, élaborer des stratégies pour que la princesse refuse toutes les demandes en mariage qui lui étaient faites, dans le seul but de la marier avec le prétendant de mon choix et qu'elle vive heureuse à tout jamais. Au début, je faisais cela gratuitement, c'était un service rendu à mon frère.

Pour éviter toute jalousie, Samuel et moi recevions en général les mêmes jouets. J'aimais frimer en prêtant mes jouets à des petits voyous, en échange de menus services. J'ai vite compris que ces brutes ne respectaient pas les objets qui ne leur appartenaient pas. J'apportais sans difficulté mes jouets à l'école, ou dans la cour de récréation, mais il était pratiquement impossible de les rapporter en bon état. Le fait que les jouets de Samuel restaient intacts prouvait qu'il était moins destructeur, une meilleure nature et plus responsable que moi.

J'étais si désespéré que je demandais à Samuel de me prêter ses jouets, mais il refusait catégoriquement. Alors je cherchais des passages du Pentateuque au sujet de l'amour fraternel. Mon professeur d'hébreu m'avait enseigné une citation du Talmud à propos de l'obligation d'honorer son frère aîné. Samuel était un gentil garçon. Il décida donc de m'appeler Honorable Frère, mais n'accepta pas pour autant de partager ses jouets.

J'eus alors une brillante idée. Lecteur avisé, je me souvenais de maintes histoires. Nous passâmes bientôt un accord: Samuel me prêterait une partie de ses jouets, et en contrepartie, je lui raconterais des histoires.

VOIR PAGE D 2: ÉCRIVAIN



Self-portrait tattoo on non-identifiable woman, 1999, huile sur toile, galerie Artcore, Toronto



F u i t e d u s e n s

Pierre Ouellet

Au départ, on rencontre un homme seul, avec sa mémoire, avec un cerveau qu'il voudrait parfois s'enlever au scalpel. Puis, s'ajoutent d'autres personnages, hommes ou femmes, marchant tous sur la même route, une route n'allant nulle part et filant à toute vitesse sous leurs pieds. *L'Avancée seul dans l'insensé*, qui vient de paraître aux éditions du Noroît, parle de tout cela. C'est le dernier recueil de poésie de Pierre Ouellet. Il aborde le parcours des humains dans un univers en constante perte de sens.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

L'homme se présente en souriant à l'entrevue. On s'en étonne quand on a traversé, seule, les pages noires et vacillantes de ses derniers poèmes. Les textes de Pierre Ouellet se sont assombrés depuis *Vita Chiara, Villa oscura*, par exemple, où fusait le chant des oiseaux et où la beauté humaine nous attendait presque à chaque strophe. Abordant la cinquantaine, Pierre Ouellet contemple aujourd'hui un monde où le sens a perdu sa place. Un monde vidé de ses dieux et de sa morale par exemple, mais aussi vidé de ses buts, politiques ou autres, dans lequel les individus avancent seuls, incapables même parfois d'habiter un espace commun, hantés par l'angoisse et l'anxiété de leur

propre fin. Un monde qui luit dans l'obscurité.

Il parle par exemple d'une vie «trop étroite pour nos grandes âmes mal arrimées, qui ne couchent jamais dans le même lit. On est l'un pour l'autre sansabri.»

«Ce sont des êtres éloignés qui se rencontrent, un homme et une femme, qui évoquent sans doute le premier homme et la première femme, c'est un peu comme si on n'était jamais sorti du mythe d'Adam et Ève», dit Pierre Ouellet au sujet de son livre en entrevue. Pourtant, ce premier homme et cette première femme pourraient aussi être les derniers, puisqu'on sent, au fil des pages, leur disparition toute proche, sans descendance. Inscrivant leur vie dans une histoire qui a perdu son sens, les personnages du poème sont livrés à leur propre finalité, et aux éléments déchainés.

«Passez par le vide, entre les choses, pour voir venir cet autre temps tant attendu: l'éternité des grands glaciers... qui fondent sur nous avant de couler vers d'autres cieux que notre ciel bouché», écrit Ouellet.

Solitude

Solitude, donc, et solitude faiblement éclairée par les ampoules noires, qu'on retrouve sur l'un des cinq tableaux de Marc Séguin qui illustrent le livre. Ce sont des tableaux sombres, eux aussi, mettant en scène des êtres généralement esseulés, comme si les lanternes allumées à l'époque des Lumières et qui ont rayonné jusqu'à nous ne vibraient plus que d'une faible lueur, que nous allions bientôt être plongés dans la plus totale obscurité.

VOIR PAGE D 2: FUITE

YVAN LAMONDE
HISTOIRE SOCIALE
DES IDÉES AU QUÉBEC
1760-1896



PRIX RICHARD-ARÈS 2000

Yvan Lamonde • HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES AU QUÉBEC

Une synthèse magistrale et inédite
de l'histoire intellectuelle du Québec

F

FIDES

576 pages • 34,95 \$

LIVRES

ÉCRIVAIN

FUITE

SUITE DE LA PAGE D 1

Confrontés à l'univers technologique, le seul que l'on envisage pour l'avenir, dit Ouellet, l'homme et la femme doivent faire face à leur finalité biologique. Aussi ses phrases sont-elles peuplées d'organes, de cœur, de cervelle, de cornée, d'amygdales, qui sont souffrance et dont il faut faire l'ablation.

A défaut de sens, c'est donc l'esthétique qui guide Ouellet au fil des pages. Une esthétique sombre, pleine de blessures, à l'image des temps modernes.

Dans cet univers, «on se soucie de quelque chose, mais pas de l'autre. La seule façon qu'ils [les personnages du livre] ont de vivre ensemble, c'est de se soucier d'une même chose, qui est leur propre disparition, leur propre fin, leur abandon partagé.»

Car Pierre Ouellet, qui est aussi professeur de littérature à l'UQAM et qui a signé de nombreux ouvrages, romans, recueils de poésie et essais, offre bien dans ce recueil une vision pessimiste. En page couverture, un personnage «s'enfonce dans la nuit du monde», pour reprendre ses mots.

«Il y a un souci de ce qui se termine, de ce qui finit. On annonce pas la fin du monde, mais c'est comme s'ils étaient toujours au bord d'un abandon mutuel, ou d'une fin de leur histoire», reconnaît-il.

Le livre est pourtant une «avancée», comme l'annonce le titre. Une avancée, seul, dans l'insensé.

«A mon sens, c'est là que l'humanité est arrivée, d'une certaine façon, et que nos sociétés, en tous cas, sont rendues. On est obligé d'avancer dans le non-sens. Il n'y a plus d'idéologies qui nous soutiennent, il n'y a plus de systèmes de valeurs, de systèmes de croyance, qui nous éclairent sur notre pré-

sent, sur notre avenir, donc on vit dans une certaine nuit de la pensée», croit-il. Ne reste plus, pour s'éclairer, que la voix, la parole, brandie par les poètes, les artistes. Pour Ouellet, c'est la seule chose qui permette d'avancer encore dans la nuit, ces voix qui se répondent, qui ne témoignent plus que de leur souffrance.

«L'idéologie des lumières, l'humanisme classique, avec tous ces rêves de bonheur, d'humanité meilleure, nous a conduit au pire, d'une certaine façon, constate Ouellet. Le XX^e siècle est quand même une accumulation de preuves contre cette espèce d'idéologie du progrès à tout prix, cette quête sans fin d'un bonheur qu'on devait atteindre dans la fin de l'histoire. Pour moi, la fin de l'histoire, c'est que le bonheur, tel qu'on l'entendait à l'âge classique, n'est pas possible. C'est autre chose qui existe. Il y a des formes de consolation, notamment à travers la sensualité, mais le bonheur au sens où chacun pourrait vivre dans une communauté fraternelle, libre et solidaire, est quelque chose à quoi on n'arrive plus beaucoup à croire.»

Ne reste plus que la compassion, le partage de la douleur de l'autre. Pour sa part, Pierre Ouellet reconnaît avoir jadis fait partie de la mouvance de gauche, mouvance qui a été déçue par les échecs des idéologies socialistes. Aujourd'hui, face au vide et à la mort, face à l'insensé, ne reste plus que l'art, pour prendre la parole dans la nuit. Et la partager avec d'autres.

L'AVANCÉE SEUL DANS L'INSENSÉ

Pierre Ouellet
Éditions du Noroît,
Montréal, 2001
113 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

Cependant, ma réserve d'histoires était limitée, et le fait de les répéter les rendait ennuyeuses. Voilà pourquoi je commençai à transformer les histoires tristes de mon vieux répertoire. Samuel était ravi. Modifier une histoire triste en lui donnant une fin heureuse, c'était comme panser une blessure dans sa mémoire.

Fort du succès de mes entorses, je me disais que ce serait une bonne idée de publier des contes avec des fins interchangeables.

J'avais entre huit et dix ans lorsque je débutai l'écriture de mes œuvres. Bien que j'aie dû à plusieurs reprises arrêter la rédaction d'histoires pour enfants, je m'y suis toujours remis.

Les contes hassidiques furent la phase suivante. Chaque conte était dédié à un maître de la littérature hassidique, et était élaboré à partir de ses propres idées. Si d'aventure un élément nouveau apparaissait, il ne s'agissait que d'une légère déviation des récits d'un Tzaddik ou d'un de ses disciples. Si les citations des maîtres étaient authentiques, elle étaient parfois déformées et interprétées de façon péjorative. L'ensemble respectait cependant les traditions et je n'omettais rien.

Mon oncle Avraham Mickaelson avait écrit un certain nombre de livres sur les traditions hassidiques. De surcroît, son père, mon grand-père, Zvi Yehezkiel Mickaelson, était l'un des deux piliers de la littérature hassidique, l'autre étant son cousin, Rabbi Yosef Lowenstien de Serock. La coutume voulait que les auteurs fissent approuver leurs œuvres par une haute autorité chargée de rédiger un rapport qui était reproduit dans le livre. Mon grand-père, généreux, distribuait en plus des conseils ou apportait des informations bibliographiques. Il recevait donc beaucoup de livres à titre gracieux, que je consultais à loisir. J'ai toujours eu le sentiment qu'il aurait préféré me voir étudier le Halakha (la jurisprudence rabbinique), mais il n'a jamais critiqué mes choix de lecture.

Mon écriture acquérant de la maturité, j'étendis mes activités à des nouvelles et des romans, sans pour autant arrêter d'écrire des contes hassidiques et de les publier dans un magazine littéraire réputé. [...]

Samuel était toujours impatient d'écouter la morale de mes contes. Aujourd'hui cependant, je doute du fait d'avoir correctement interprété les maximes.

J'ai commencé à fréquenter le heder (l'école de grammaire) à l'âge de quatre ans environ. Je n'avais pas encore treize ans (l'âge de Bar Mitzvah) lorsque j'entrepris d'étudier l'hébreu et que je fus accepté dans une académie rabbinique de Varsovie. Rabbi Rachmiel Zeltzer, né comme moi à Zgierz, se souvient que les trois garçons acceptés par l'académie faisaient des envieux dans toute la ville. [...]

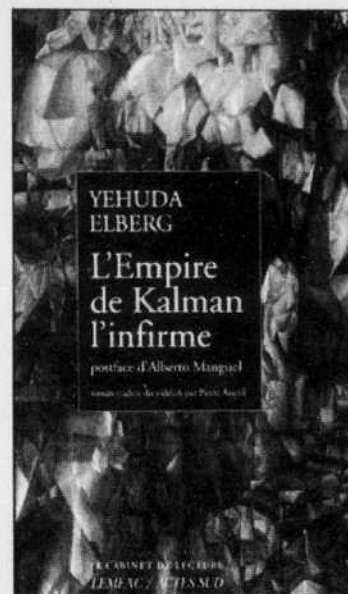
Mon père et mes deux grands-pères publiaient des livres, deux de mes oncles étaient écrivains et un troisième était journaliste. Je me contentais de suivre la tradition familiale.

Je suis le descendant d'une grande famille de rabbins. Notre arbre généalogique remonte au grand orateur le rabbin Schlomo Itzhaki, connu sous l'acronyme Rashî (fin du XIV^e, début du XV^e siècle). Ce dernier avait fait des recherches sur ses ancêtres et était remonté jusqu'à un rabbin Akiva, descendant du rabbin Judah le Prince car il était un des descendants du roi David.

Mon père, mes deux grands-pères et trois de mes oncles ont été des rabbins que j'ai aimés et révéris. La maison familiale dans laquelle j'ai grandi a souvent connu la misère, mais nous n'avons jamais manqué d'amour. [...]

Les années de guerre

J'ai vécu la première partie de la guerre dans le ghetto de Varsovie, puis je suis devenu un clandestin. Je m'étais marié en 1939, environ deux mois avant que la guerre n'éclate. Optimiste, je ne pensais pas qu'il y aurait une guerre. J'étais parti à Varsovie en novembre ou décembre 1939; les Allemands avaient déjà envahi la Pologne. Nous avions décidé d'aller là-bas car mon grand-père occupait la charge de grand rabbin de la ville. Tout le monde le connaissait. Nous pensions qu'il serait



plus facile d'y vivre. Mes parents et deux de mes sœurs nous avaient rejoints. Le ghetto de Varsovie fut créé environ une année plus tard.

Ma femme donna naissance à un petit garçon et je réussis à nous trouver un logement, une pièce avec une cuisine au 57, rue Nowolipye: une aubaine! J'occupais le poste de directeur de trois centres de ravitaillement sociaux au sein du ghetto. J'étais chargé de vérifier l'arrivée des aliments et de contrôler le budget et les employés. Dès le début, je fus également lié au marché noir de tissus.

Vous savez, aucun tissu n'était disponible pendant la guerre: ils étaient réquisitionnés pour les Allemands. Mais quelques marchands avaient caché des étoffes et ils les vendaient ou les échangeaient contre de l'or, ou quelque chose que l'on portait sur nous. Ils coupaient un morceau de tissu et le donnaient à des agents chargés de trouver la clientèle. Je menais ainsi une vie confortable. Les marchands me faisaient confiance parce qu'ils m'avaient acheté des tissus avant que la guerre n'éclate, lorsque je travaillais dans l'industrie textile à Lodz. J'obtenais donc du tissu sans difficulté. Les affaires reposaient sur la capacité à se constituer une clientèle. Je devais montrer les tissus à d'éventuels acheteurs, soit des Polonais qui venaient acheter dans le ghetto, soit des juifs en cheville avec des Polonais. Il m'est arrivé une fois d'aller à Lodz en compagnie d'une Polonaise que je connaissais. J'enlevai le brassard juif au péril de ma vie et rapportai du tissu. Nous avions enroulé les étoffes autour de nos corps.

Je n'aurais jamais imaginé qu'ils liquideraient le ghetto. Comment était-ce possible? Cela défiait toute logique. Le monde entier nous observait. Mais Hitler connaissait bien le monde, et le monde ne réagissait pas. Il pouvait donc élaborer ses plans à sa guise.

Au début des hostilités, un de mes beaux-frères avait reçu une carte postale de son père, dans la ville de Zhikhlin, qui disait: «Demain, ils vont nous emmener en dehors de cette ville; considérez que c'est mon yahrtzeit et récitez le Kaddish pour moi.» Je trouvais cette idée saugrenue. Il s'agissait de peur irraisonnée, de panique.

Nous savions ce qu'étaient les camps de concentration, mais nous ne pensions pas que c'étaient des camps de la mort. Nous savions qu'ils arrêtaient contrebandiers et autres personnes pour les emmener dans ces camps. Mais je n'imaginais pas qu'ils arrêteraient tout le monde. Plus tard, nous apprimes par des résistants que des juifs de Varsovie étaient emmenés à Treblinka dans des wagons de train. Treblinka était un camp de la mort d'où personne ne pouvait s'échapper. Le machiniste qui travaillait dans le train faisaient passer des messages aux clandestins. Quelqu'un glissait à quelqu'un d'autre un mes-

sage à transmettre. Même les résistants, au départ, n'y croyaient pas. Mais bientôt, dans tous les journaux clandestins de Varsovie, le mot d'ordre fut: «Ne vous laissez pas attraper. Faites tout pour les éviter.» Mais ils vinrent avec une armée entière et des armes automatiques. Ils firent les choses de façon systématique, arrêtant les gens rue après rue. Peu en réchappèrent. Que pouvaient-ils faire après s'être cachés? Il n'y avait pas de nourriture, le quartier était bouclé et les Allemands faisaient des rondes encore et encore.

Mon fils Emmanuel était né en janvier 1940. Lorsqu'ils commencèrent à rationner la nourriture, la faim nous tenailla. Emmanuel souffrit de dysenterie et nous n'avions rien à lui donner à manger, pas plus que des médicaments pour le soigner. Je l'emmenai chez le médecin, qui voulut lui faire passer des tests à l'hôpital. Je tentai de rester avec lui à l'hôpital, mais je n'en eus pas le droit. Ils prétendirent que c'était contagieux. Je partis donc et, lorsque je revins un peu plus tard, je ne pus pénétrer dans l'hôpital qui était encerclé: les Allemands emmenaient tous les patients dans un train, y compris les enfants et les gens incapables de marcher, ainsi que les mourants. Mon fils disparut. Je ne l'ai jamais revu. Imaginez un enfant soudainement arraché à ses parents... J'ai soudoyé une infirmière qui travaillait à Umshlagplatz, là où ils montaient dans le train. Elle a essayé de m'aider, mais elle n'a rien pu faire. Il ne partit pas tout de suite, bien qu'il fut malade. Dire que je devais simplement aller le chercher... J'évite d'y penser car la douleur est toujours intense. A ce moment-là, j'ai voulu me suicider.

Ma mère mourut du typhus dans le ghetto en 1941. Mes sœurs et leurs familles furent déportées et moururent entre les mains des Allemands. Mon père et ma plus jeune sœur Genend survécurent à la première grande action. Je leur avais trouvé une cachette et leur apportais de quoi manger. Nous savions que les Allemands allaient revenir. Il fallait que j'emmené mon père et ma sœur dans un lieu sûr. Mais il semble que quelqu'un les avait prévenus de l'intention des Allemands de traiter différemment les rabbins de Varsovie. L'on espérait que ces derniers seraient épargnés. Grâce au prestige de mon grand-père, mon père et ma jeune sœur imaginèrent qu'ils seraient autorisés à rester en sa compagnie. Mais ils furent tous déportés: mon grand-père, mon père, ma sœur et les autres rabbins. Un policier juif qui connaissait notre famille m'a dit à Umshlagplatz, où les Allemands chargeaient les trains, qu'il avait vu un vieil homme battu, le visage ensanglanté et la barbe sauvagement coupée au couteau. En reconnaissant mon grand-père, il l'avait pris par la main et lui avait dit: «Ne bougez pas d'ici, je vais voir ce que je peux faire pour vous.» Mon grand-père avait refusé son aide. Il lui avait répondu: «Ils emmènent tous les gens, pourquoi survivrais-je?» Le policier s'était éloigné pour lui trouver une place dans un des wagons qui contenait des cadavres, mais lorsqu'il était revenu, mon grand-père avait disparu. Il était le dernier membre de ma famille à Varsovie; il fut le dernier d'une grande lignée de plusieurs centaines de personnes. [...]

Les joies du collectionneur

Mes préférences se portaient toujours sur les manuscrits. Parce que je savais ce que j'achetais. Il m'est arrivé une fois d'acquiescer un des cinq livres de la Torah, en hébreu, manuscrit sur parchemin datant d'environ 1417. Il était signé par le sage, un scribe réputé. La façon dont je l'ai acquis est plutôt intéressante. Je connaissais un homme, un religieux, qui appréciait discuter de la Torah. Un vendredi après-midi, peu avant Shabbat, il m'appela et me dit: «Vous possédez un grand terrain, seriez-vous disposé à le vendre?» J'étais très impatient de le vendre, mais je lui répondis: «Cela dépendra du prix.» Nous négociâmes et nous nous entendîmes sur la somme.

J'allai donc à son bureau et fus assez stupide pour lui déclarer: «Savez-vous que vous faites une bonne affaire? Je ne l'aurais jamais vendue si je n'avais pas eu besoin d'argent.» C'était vrai, mais après avoir entendu cela, il changea d'avis et voulut baisser le prix que nous avions fixé à plusieurs milliers de dollars. J'avais tellement besoin de liquidités que je lui vendis le terrain pour 3000 \$, presque la moitié de ce que nous avions convenu. Dans son bureau, je me dirigeai vers une étagère. Mon œil fut attiré par un gros livre. Je lui demandai: «Où avez-vous eu cela?» J'ouvris le livre et jaugeai immédiatement sa valeur. Je le refermai donc très vite pour ne pas lui donner l'impression que je l'examinais de trop près. Il me répondit: «A Londres il y a quelques jours.» Je lui dis: «Écoutez, vous voulez baisser le prix du terrain à 3000 \$. Si vous me laissez le livre, nous pouvons nous entendre.» Il tendit la main et serra la mienne.

Les sources d'inspiration

Lorsqu'une personne subit une crise ou est en danger, sa force intérieure s'accumule et jaillit. On est incapable de mesurer ce qu'on peut accomplir tant que l'on ne se retrouve pas dans cet état d'esprit.

Il y a une partie de moi dans le roman *Ship of the Hunted*, pas seulement sur le ghetto de Varsovie et sur l'expérience de vivre caché en compagnie d'une famille polonaise, mais également sur l'illégalité du bateau *Moledelet*, qui partit de Marseille pour la Palestine. Après la guerre, je militai pour l'organisation Brikha, afin d'apporter mon aide aux réfugiés des leur arrivée à Marseille. Généralement, mes écrits sont basés sur des expériences personnelles. Je ne suis pas un psychologue professionnel, mais je sais observer mes actions et mes réactions face aux événements, mes sentiments — autant que j'en ai souvenance, et je m'en souviens car je me regarde avec un certain recul. Ceci a été vrai toute ma vie durant. [...]

J'écris, et je réécris plusieurs fois. Ma dernière femme, Shaïndle, avait l'habitude de dire que lorsque j'écrivais quelque chose, elle le cachait systématiquement. *Ship of the Hunted* vint en premier, en 1974. Ce dernier et *L'Empire de Kalman l'infirme* sont deux romans très différents, bien qu'ils aient été rédigés à la même époque. Lorsque l'inspiration me faisait défaut pour l'un, je me tournais vers l'autre.

J'étais un homme d'affaires — je travaillais dans l'immobilier — et je le suis toujours. L'écriture me détend. A la fin des années 1950, alors qu'on ne pouvait pas emprunter un seul dollar, j'en demandais cent mille. Imaginez dans

quelle détresse j'étais. Mais dès lors que je m'installais pour écrire, c'était comme être dans une pièce, les stores baissés et la lumière éteinte: un moment de détente.

C'est triste, plus personne ne lit le yiddish. Il faut être élevé au sein d'une famille yiddish et, sauf parmi les familles très pieuses, les parents ne parlent plus du tout yiddish. Mes propres enfants, Eve et Nathan, ont grandi en apprenant à parler yiddish, mais s'ils venaient un jour à écrire, ce ne serait sûrement pas en yiddish. Beaucoup de gens sont capables d'écrire une lettre en yiddish, mais il faut en savoir davantage pour écrire un livre. Et quel est l'intérêt s'il n'y a pas de lecteurs?

Je possède quatre manuscrits de fiction ou d'essai que j'ai écrits en yiddish et qui ne sont pas publiés parce qu'il n'y a ni éditeur ni lecteurs. Ceux qui lisent encore le yiddish ont de tels problèmes de vue que même les lunettes ne leur sont plus d'aucun secours.

En 1946, j'ai quitté la Pologne pour Israël. Ne pouvant entrer en Palestine, je me suis rabattu sur Paris. J'y ai vécu deux ans, dans une vieille maison appartenant aux Rotschild; tous les appartements étaient occupés par des écrivains polonais yiddish. J'ai créé à Paris un magazine littéraire juif, *Kiyum*. Puis, en octobre 1948, je suis parti pour New York, au Congrès international pour la culture juive, en tant que représentant du magazine. Lors de cette conférence, j'ai rencontré Tehilla Finerman, qui était une des interprètes. [...]

Les joies du collectionneur

Mes préférences se portaient toujours sur les manuscrits. Parce que je savais ce que j'achetais. Il m'est arrivé une fois d'acquiescer un des cinq livres de la Torah, en hébreu, manuscrit sur parchemin datant d'environ 1417. Il était signé par le sage, un scribe réputé. La façon dont je l'ai acquis est plutôt intéressante. Je connaissais un homme, un religieux, qui appréciait discuter de la Torah. Un vendredi après-midi, peu avant Shabbat, il m'appela et me dit: «Vous possédez un grand terrain, seriez-vous disposé à le vendre?» J'étais très impatient de le vendre, mais je lui répondis: «Cela dépendra du prix.» Nous négociâmes et nous nous entendîmes sur la somme.

J'allai donc à son bureau et fus assez stupide pour lui déclarer: «Savez-vous que vous faites une bonne affaire? Je ne l'aurais jamais vendue si je n'avais pas eu besoin d'argent.» C'était vrai, mais après avoir entendu cela, il changea d'avis et voulut baisser le prix que nous avions fixé à plusieurs milliers de dollars. J'avais tellement besoin de liquidités que je lui vendis le terrain pour 3000 \$, presque la moitié de ce que nous avions convenu. Dans son bureau, je me dirigeai vers une étagère. Mon œil fut attiré par un gros livre. Je lui demandai: «Où avez-vous eu cela?» J'ouvris le livre et jaugeai immédiatement sa valeur. Je le refermai donc très vite pour ne pas lui donner l'impression que je l'examinais de trop près. Il me répondit: «A Londres il y a quelques jours.» Je lui dis: «Écoutez, vous voulez baisser le prix du terrain à 3000 \$. Si vous me laissez le livre, nous pouvons nous entendre.» Il tendit la main et serra la mienne.

Quelques années plus tard, je vendis le livre 250 000 \$ à un acheteur londonien. C'est ainsi qu'il revint à Londres. Avec le temps, j'ai acquis une certaine notoriété parmi les marchands, et si l'un d'entre eux avait un manuscrit important à vendre, il m'appelait. Un jour, un fameux antiquaire me téléphona de New York et m'annonça: «J'ai quelque chose ici qui est à vous.» «Que voulez-vous dire?» Il me répondit: «C'est une tasse d'enfant avec une inscription, qui vous a été donnée par votre grand-père.»

Je n'en revenais pas. Dans le seul but de faire beaucoup d'argent, ils étaient prêts à inscrire un nom célèbre sur un objet. Et c'est ce qu'ils avaient fait avec le nom de mon grand-père.

Il enchaîna: «Attendez un instant, je vais la chercher et vous lire ce qu'il y a d'écrit.»

Alors je sus que c'était la tasse que mon grand-père m'avait donnée. L'inscription se lisait: «Nechdi ha-yakar, mon cher petit-fils», suivie de mon nom et de l'année.

J'ai donc acheté cette tasse. Je ne sais absolument pas comment elle s'est retrouvée là, car elle avait été perdue pendant l'Holocauste. Parfois je la regarde en me disant que c'est tout ce qu'il me reste de mon passé. C'est à la fois triste et précieux.

Propos recueillis par Alberto Manguel et traduits de l'anglais par Caroline Last.

L'EMPIRE DE KALMAN L'INFIRME

Yehuda Elberg
Traduit du yiddish
par Pierre Anctil
Leméac/Actes Sud
Montréal/Arles, 2001, 624 pages

24 librairies au Québec
Renaud-Bray
www.renaud-bray.com

NOS MEILLEURES VENTES
du 16 au 22 mai 2001

1	Biographie	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - Le croisé	1	Pierre DUCHESNE	Qc Amérique
2	Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2	8	Marie LABERGE	Boréal
3	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1	25	Marie LABERGE	Boréal
4	Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	26	Josanne K. ROWLING	Gallimard
5	B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	11	Albert UDERZO	Albert René éd
6	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI - Prix des libraires 2000	30	G. COURTEMANCHE	Boréal
7	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	2	Catherine MILLET	Seuil
8	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	109	GILL HALE	Manishe
9	Santé	GUÉRIR SANS GUERRE	59	Johanne LEDOUX	Flammarion Qc
10	Roman	DOLCE AGONIA	10	Nancy HUSTON	Actes Sud
11	Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	6	Paulo COELHO	Anne Carrière
12	Essai Qc	LE VILLAGE QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI	6	MEJANÇON & POPOVIC	Fides
13	Nutrition	LES ALIMENTS DE L'INTELLIGENCE	4	Jean-M. BOURRE	Odile Jacob
14	Polar	DOSSIER BENTON	4	Patricia CORNWELL	Calmann-Lévy
15	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	19	T. DANSEMBOURG	L'Homme
16	Polar	DEADLY DÉCISIONS	7	Kathy REICHS	Robert Laffont
17	Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques	6	Naomi KLEIN	Leméac
18	Polar	LE TUEUR DE TEMPS	1	Calob CARR	Pr. de la Cité
19	Polar Qc	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	12	Jean-J. PELLETIER	Alire
20	Polar	ATLANTIDE	1	Clive CUSSLER	Grasset
21	Roman	AMOURS EN FUITE	2	Bernhard SCHLINK	Gallimard
22	Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ombre	7	Phillip PULLMAN	Gallimard
23	Roman	LES AMANTS DE XI'AN	1	Judith MICHAEL	Robert Laffont
24	Polar	OPÉRATION HADÈS	13	LUIDLUM & LYNDIS	Grasset
25	Roman	LA MUSIQUE D'UNE VIE	15	Andrei MAKINE	Seuil
26	Sport Qc	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	8	Mathias BRUNET	Qc Amérique
27	Roman Qc	LA PERTE ET LE FRACAS	9	Alistair MACLEOD	Boréal
28	Cuisine	SUSHIS FACILES	51	COLLECTIF	Marabout
29	Roman	HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1	74	Josanne K. ROWLING	Gallimard
30	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	73	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
31	Psychologie	À CHACUN SA MISSION	76	J. MONBOURQUETTE	Novelis
32	Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPOTES DU PROF LAUZON	4	Léo-Paul LAUZON	Lanctôt éd.
33	Guide Qc	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2001	13	COLLECTIF	Ulysse
34	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE - Éd. compacte	33	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
35	Roman Qc	DANS LA FOUDRÈ ET LA LUMIÈRE	3	Marie-Claire BLAIS	Boréal
36	Récit	ON NE PEUT PAS ÊTRE HEUREUX TOUT LE TEMPS	16	Françoise GIROUD	Fayard
37	Humour Qc	JOURNAL D'UN TI-MÉ	28	Claude MEUNIER	Leméac
38	Roman	LE MORT QU'IL FAUT	6	Jorge SEMPRUN	Gallimard
39	Roman	LA CONVERSATION AMOUREUSE	34	Alice FERNEY	Actes Sud
40	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	157	E. DELAVIER	Vigot
41	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	53	Philippe TURCHET	L'Homme
42	Roman	LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM	3	A. PEREZ-REVERTE	Seuil
43	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	34	Eckhart TOLLE	Ariane
44	Psychologie	GUÉRIR DE SES PEURS	5	Nathalie JEAN	La Dauphine Blanc
45	Biographie Qc	PRISONNIER À BANGKOK	5	OLIVIER & LESTER	L'Homme

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Consultez notre palmarès hebdomadaire dans toutes nos succursales !

Pour commander à distance :

(514) 342-2815

www.renaud-bray.com

Des livres pour savoir

Enjeux des genres dans les écritures contemporaines

Sous la direction de Robert DION, Frances FORTIER et Elisabeth HAGHEBAERT

Avec des textes de René Audet • Jean-François Chassay Anne-Marie Clément • Robert Dion Madeleine Frédéric • Michèle Gagneau Patrick Guay • Elisabeth Haghebaert Chantal Hébert • Irène Langlet Marie-Michèle Lapointe-Cloutier Hans-Jürgen Lüsebrink André Mercier • Denyse Noreau Janet M. Paterson Irène Perelli-Contos Mélanie Plourde • Claudine Potvin Lucie Robert • Richard Saint-Gelais Denis Saint-Jacques Paul-Émile Saulnier • Pierre V. Zima

Éditions Nota bene

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Heureusement qu'il y a les autres

BOUSCOTTE

LE GOÛT DU BEAU RISQUE

Victor-Lévy Beaulieu
Édition Trois-Pistoles, 395 pages

Ce roman, Victor-Lévy Beaulieu a mis quelque temps à le rendre dans ses gros-seurs, comme il aime à le dire lui-même. Ce fut d'abord un manuscrit, pas malingre, de quelque 1500 pages, qu'il transforma en feuilleton diffusé à la télévision de 1997 jusqu'à ce printemps. Le voici dans le premier tome de sa version romanesque, qui en comptera trois.

Beaulieu a l'habitude de ces manières différentes d'apprendre ses propres textes, et il y réussit souvent bien. Je ne saurais dire comment était le *Bouscotte* du petit écran, ne l'ayant pas vu. Le roman, lui, a ses gros-seurs, comme les entend l'écrivain, mais il n'est pas sûr qu'elles soient toutes nécessaires. On le dit polyphonique, sur la quatrième de couverture, alors que chaque chapitre est le soliloque d'un personnage, mélange de monologue intérieur et de compte rendu de son quotidien. Ils sont une quinzaine à se relayer ainsi, tous apparentés à l'une ou l'autre des familles Beauchemin et Bérubé, deux dynasties de la région de Trois-Pistoles qui sont en fâcherie depuis un siècle. Les premiers, dont la saga occupe tout un pan de l'oeuvre de Beaulieu, occupent plus de place, comme il se doit. Le jeune Bouscotte, fils de Charles Beauchemin, et Eugénie, la sœur de ce dernier, ont droit à trois chapitres chacun. Les Beauchemin sont entrepreneurs, les Bérubé, marchands de bois, évincés jadis du village par les Beauchemin, d'où une rancoeur tenace entre les deux clans. De part et d'autre, on tient à ses querelles comme à son bien le plus précieux.

Nous sommes pourtant à peu près aujourd'hui. Alors qu'à Trois-Pistoles on se regarde en chiens de faïence, Charles Beauchemin vit à Montréal depuis dix ans. Il avait renié pays et famille par solidarité pour Manu Morency, un employé de son père, que ce dernier avait refusé d'indemniser par suite d'un accident de travail. Charles est un publicitaire récalcitrant; il s'ennuie de Fanny, sa compagne, qui court l'Amérique en quête de rôles au cinéma. Bouscotte, leur fils, est un enfant de la ville et de la rupture avec la région natale: Trois-Pistoles ne lui est rien et, pour s'assurer que son père ne l'y emmènera pas, il intercepte les lettres de réconciliation que celui-ci expédie au vieil Antoine Beauchemin.

Que leur arrive-t-il, à ces personnages, que racontent-ils? Leurs occupations quotidiennes, où les gestes comptent davantage que les paroles. Dans les rares passages dialogués, chacun exprime son humeur, le plus souvent méchant. On se fait des reproches, on donne des ordres, on lance des phrases qui coupent court à une réplique. Les personnages de Beaulieu, là-dessus, ressemblent à ceux que nous connaissons depuis le début: ils ne sont pas jasnants et ne se préoccupent pas beaucoup de communiquer.

Ils se relaient à la barre du récit et l'histoire avance, lentement, lancée pour longtemps, avec quelques redites — inévitables puisque les personnages ne se sont pas consultés.

Mais ce qui les occupe surtout, ce sont leurs rêves,

leurs ambitions. Celui d'Eugénie, la forgeronne, qui veut devenir artiste-sculpteur; de Charles, le publicitaire, qui se voit en écrivain; de Philippe, qui redresserait l'arrière-pays s'il était député; de Manu Morency, qui se vengerait d'Antoine Beauchemin; de Dief Bégin et sa Californie mythique; de Bouscotte enfin, l'enfant lunatique qui a décidé qu'il serait cinéaste-cosmonaute. Ils forment de grands projets, ils se veulent prométhéens sans en avoir les moyens ou l'envergure. Et — c'est la grande faiblesse de ce livre — on leur prête à tous, âges et conditions confondues, le même langage: la vraisemblance est compromise et, avec elle, la polyphonie.

La plupart des personnages ont par ailleurs leurs artistes-tétiches, qui portent haut leur idéal et sont des interlocuteurs plus familiers que l'entourage. C'est le poète Paul Eluard pour Eugénie, le cinéaste Fellini pour le jeune Bouscotte, Nietzsche pour Manu Morency, Antonin Artaud pour Charles, quand ce n'est pas Marcel Proust qu'il paraphrase, mine de rien: «*Longtemps, je me suis levé de très bonne heure*», lance-t-il au début d'un chapitre...

Il n'y a que chez les Bérubé, Malécites par leur mère, qu'on s'alimente à un imaginaire proche, celui des légendes amérindiennes. Chez les Beauchemin, il semble qu'on serait en fâcherie avec la culture d'ici. Selon Fanny, la mère de Bouscotte, les cinéastes québécois «*ne sont même pas capables de faire la différence entre la réalité et la fiction, de sorte que leurs films sont ou des documentaires bâclés ou des histoires qui ne se tiennent jamais debout par elles-mêmes*». Et de déplorer les réputations surfaites de Gilles Carle et de Jacques Godbout. Charles Beauchemin, lui, stigmatise les corps travestis dans *Les Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay et ajoute, sentencieusement: «*Le corps comme territoire dévasté ne peut pas devenir une conscience et encore moins une conscience politique. Il lui faudrait une âme et les personnages de Michel Tremblay sont trop maladivement gras et trop maladivement complaisants pour en avoir une. Ils sont à l'image de notre société, ils la justifient dans l'impuissance qu'elle a toujours eue d'accéder à son indépendance*».

Philippe, le futur politicien, dit de franches sottises sur la télé qui aurait vidé les campagnes, ce qui ne manque pas de piquant quand on sait que Victor-Lévy Beaulieu a lui-même beaucoup prospéré grâce au petit écran...

Certains des personnages y vont enfin de leurs déplorations sur l'état actuel du pays: «*la chimère de la révolution que les Québécois, avec l'élection de René Lévesque en 1976, ont fait devenir peau de chagrin par couardise*» (Eugénie) ou «*le rapetissement du Québec, d'abord sauvage, puis canadien et maintenant incertain parce que la peur nous habite tous*» (Manu Morency).

Tout cela est gros, et souvent un peu commode. On trouve dans ce début de *Bouscotte* un rapailage hétéroclite d'imaginaires qui font ressembler les personnages à leur auteur, qui s'en est souvent tiré mieux qu'eux dans ses propres admirations pour Victor Hugo, Jack Kerouac, Herman Melville, Léon Tolstoï ou Jacques Ferron.

Tout aussi gros, ce discours à saveur sociopolitique, relayé par le sous-titre de ce premier volume et ceux des suivants qu'on annonce: «*Les conditions gagnantes*» et «*L'amnésie globale transitoire*».

Le meilleur de ce roman, c'est celui qui chante l'indianité et la judéité. Peut-être est-ce là, enfoui dans le foisonnement de son livre, le propos de Beaulieu, d'avoir voulu souligner la fatigue d'une québécoité épuisée, tricotée trop serré?

robert.chartrand5@sympatico.ca



Robert Chartrand



LITTÉRATURE JEUNESSE

Hurluberlu et autres délicieuses absurdités

CAROLE TREMBLAY

Il faut le reconnaître, la critique de littérature jeunesse a parfois l'impression de relire le même livre pour la dixième fois, à quelques virgules près.

Force est d'admettre que les lapins qui perdent leur doudou et les ours qui réagissent à la venue du nouveau bébé finissent par lasser. Aussi le cœur de la critique bondit-il quand elle ouvre un album avec l'impression rare et rafraîchissante de jamais-lu. Surtout si ce jamais-lu n'est pas un objet graphico-experimental-à-la-tram-narrative-éclatée devant lequel les enfants restent sinon pantois, du moins perplexes.

Voici une brochette d'absurdes nouveautés acidulées qui sortent des sentiers battus sans perdre les enfants en cours de route.

VOYAGE EN ABÉCÉDIE

Texte de Nadia Budde, illustrations d'Eugène Autrement Jeunesse, 49 pages

L'abécédaire a vu du pays depuis son invention mais, à mon avis, il a rarement atteint un degré de délicieuse absurdité comme celui-ci.

Chaque lettre propose quelques phrases colorées, qui décrivent une réalité de ce territoire imaginaire qu'est l'Abécédie. Il va sans dire que le texte repose plus sur l'utilisation frénétique de la lettre que sur une quelconque logique. Ça donne des phrases comme, à G: «*Cédon garde Gisèle. Geneviève garde Gustave. Gustave garde son calme*». À R: «*Richard, Roland, le roi d'Abécédie et ribouldingue, le roquet, jouent à trois perruques pour trois crânes*». On s'échange les perruques, on rit. Et l'excellent V-W: «*Le week-end, le savoir-vivre veut que les invités ne se devorent pas entre eux. Vladimir, Victor, Walter et William attendront lundi*».

DRÔLES DE POISSONS

Jean-François Barbier
La joie de lire, 27 pages

Voilà un petit sans histoire, un petit livre-concept tout simple. Un petit livre-devinette qui demande à l'enfant de trouver le nom du poisson illustré. Évidemment, ce n'est pas le genre de poisson qu'on peut pêcher dans les lacs et rivières de nos grandes forêts boréales: poisson-dormeur, poisson-



échiquier, poisson-clown, poisson-aiguille: la fenêtre est carrément ouverte sur l'aquarium de l'impossible. Ce qui plaît, dans ce tout petit album, c'est l'équilibre qu'il réussit à établir entre l'esthétisme et l'imaginaire. Le graphisme y est à la fois sobre et coloré, les illustrations stylisées sans être froides. Ça repose du nouveau courant naïf-brouillon.

LA FAMILLE

HURLUBERLU

Lane Smith
Seuil Jeunesse, 50 pages

La famille Hurluberlu est la version bonhomme allumette de *Papa à raison*. Il y a monsieur Hurluberlu, madame Hurluberlu, les enfants, Henri et Lili, et leur chien Newton. Le livre présente des tranches de leur quotidien, qui n'a rien d'extraordinaire en soi mais qui a le don de mettre en évidence le côté comique de certaines situations (légèrement) dramatiques pour les enfants. Par exemple, Lili encourage son petit bateau craintif à aller sur l'eau. Finalement, il y réussit si bien que Lili perd son jouet. C'est jour de lessive, le contenu des poches y passe aussi. Une page propose un jeu qui consiste à deviner ce que

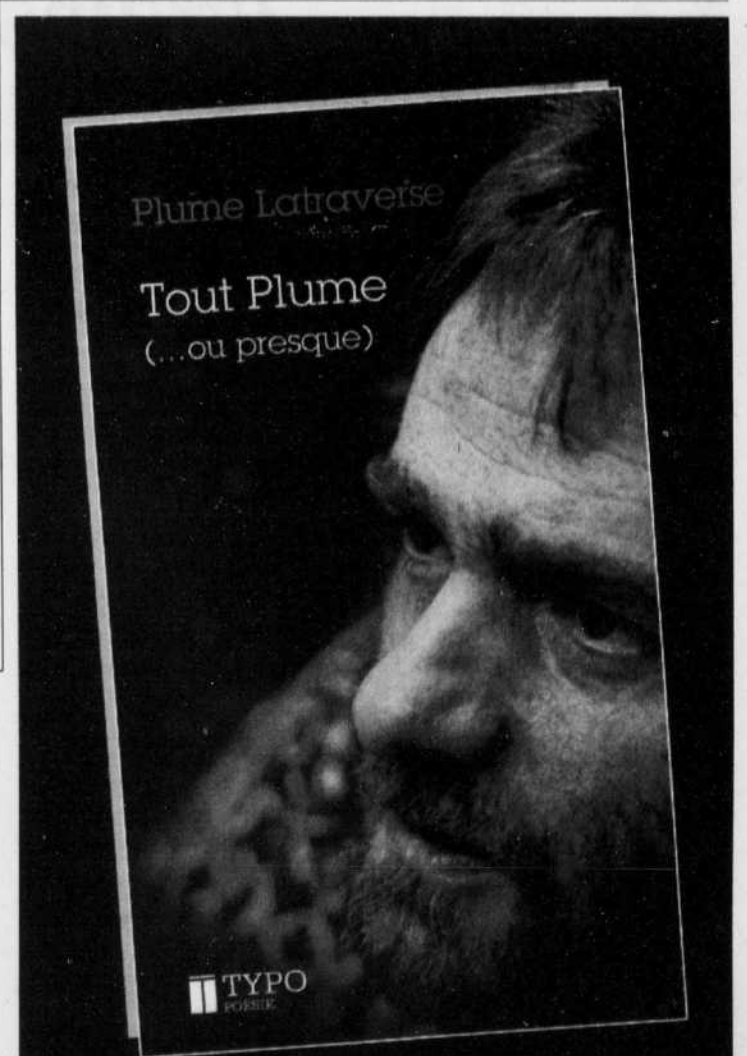
représente chaque objet tiré de la laveuse après sa fâcheuse expérience aquatique. Récit, devinette, gag, l'album est un fourre-tout à la fois brouillon et sympathique. Les illustrations, hyper-naïves, font penser aux collages minimalistes de South Park.

D'ailleurs, l'humour légèrement acide, quoique beaucoup moins corrosif, n'est pas sans parenté.

OLIVIA

Ian Falconer
Seuil Jeunesse, 32 pages

La famille traditionnelle, version cochon, cette fois. Du point de vue du contenu, rien de bien nouveau à l'horizon: l'album trace le portrait au quotidien d'une petite porcinette nommée Olivia. C'est l'emballage qui fait toute la différence. D'abord le ton, affectueux mais un brin épuisé, du portraitiste, visiblement parent, mais surtout l'originalité des illustrations en rouge et noir. Cette sobriété de la couleur, extrêmement rare dans l'album jeunesse, ne donne pas du tout une impression d'austérité. Au contraire, elle met en valeur le dessin, qui traduit admirablement la grâce un peu pataude qui fait le charme des tout-petits.



416 pages
16,95 \$

Pour la première fois, tous les textes de notre grand chanteur rebelle.



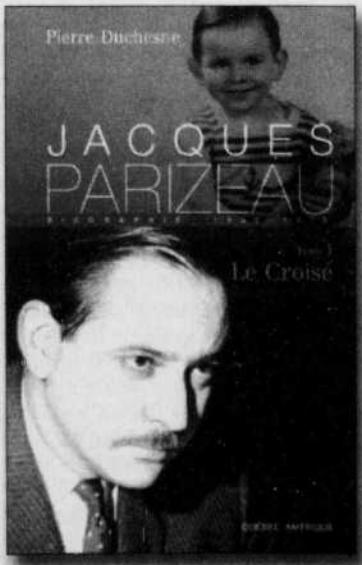
TYPO II
www.edtypo.com

La passion de la littérature

Jacques Parizeau

Le Croisé Tome I (1930-1970)

de Pierre Duchesne



« [...] *Le Croisé*, malgré son ampleur, se lit presque d'une traite. [...] le livre de Pierre Duchesne tient ses promesses. Honnête, détaillé, clair et pudique, il élève un monument bien taillé mais sans complaisance à un homme de stature imposante à l'échelle du Québec. »

Louis Cornellier,
Le Devoir

« [...] cela donne un véritable ouvrage de référence. »

Michel Vastel,
Le Soleil

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



ÉDITIONS DU NOROÎT 30 ans de poésie

Nouvelles parutions

Pierre Ouellet

L'avancée seul dans l'insensé

107 pages

17,95 \$



Gabriel-Pierre Ouellette

Du train où va la mort

74 pages

16,95 \$



Martin Thibault

La totalité du paysage

74 pages

16,95 \$



Direction littéraire
C.P. 156, succ. De Lorimier,
Montréal (Québec) H2H 2N6

Distribution Fides

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

La fonction phonatoire

Beau symbole que le cas de ce jeune homme réduit au mutisme, à Québec par une balle de plastique décochée à bout portant, un tir bien ajusté, en plein larynx. «*Dommage collatéral*», vraiment? N'est-ce pas Heinz Weinman qui, dans son essai *Du Canada au Québec*, écrivait qu'ici, dans l'ancien Canada français, c'était toujours «à la gorge» que nous étions pris? Les Patriotes, Pierre Laporte avec sa chaînette en argent... Bon, d'accord, il est plus facile de tuer un homme en l'étranglant qu'en lui chatouillant les doigts de pied. Mais les Américains, grands procéduriers de la mise à mort, ont imaginé des techniques bien plus efficaces et «humaines» d'élimination scientifique des fauteurs de troubles: une triple injection dispensée à l'aide de seringues robotiquement manipulées, par exemple. Si l'État rampant et tout-puissant de ses cauchemars éveillé avait pu s'en mêler, est-ce la manière que William Burroughs, plus célèbre junkie de la planète Terre, aurait choisie?

En 1996, âgé de 82 ans, Burroughs, souffrant d'arthrite, est devenu incapable de taper à la machine. Ses amis lui offrent alors des cahiers blancs dans lesquels il entreprend de consigner ses «ultimes paroles», sous la forme d'un journal éphémère. On pense comme on écrit, et vice-versa: l'univers mental du vieux Bill reproduit fidèlement la technique du «cut-up» inventée un jour par lui pour, peut-être, traduire la mécanique incontrôlable et discontinue qui préside à la formation des pensées. Stylistiquement parlant, il se situe dans la droite ligne de Joyce. Lisant *Ultimes paroles*, on a l'impression que le *cut-up*, de simple expérience littéraire, est devenu à la longue la matière même de la conscience de Burroughs: une machine molle et poreuse à souhait, qui s'est emparée de son âme faustienne pour reconstituer la paranoïa multiforme de l'homme contemporain. Burroughs, dans ce livre, n'écrit pas au sens courant du terme. Comme les surréalistes en mode automatique, comme, aussi, son vieil ami Kerouac sur la benzédrine, il devient médium et se laisse écrire par tout ce qui le traverse. Par ça.

Et ça donne une lecture assez extraordinaire, étrange, inquiétante et foisonnante, pour autant qu'on aura eu la sagesse de pénétrer à petites doses dans ce testament chronologique mais

fragmentaire, répétitif et haché. Il s'agit d'y plonger au hasard d'une heure creuse d'insomnie et de le consulter à la manière d'un I-King psychédélique. Burroughs reste de toutes les paranoïas, octogénaire cultivant toujours, parmi les scolopendres et les fantômes de sa retraite du Kansas, entouré d'amis discrets et attentionnés, son jardin de marginal total et définitif. Quel bizarre destin tout de même que celui de ce «fonctionnaire de la carne» aux allures de croisement entre un commis-voyageur et Dracula, transformé, sur ses vieux jours, en une icône vivante de la contre-culture: Burroughs qui nasille une étrange mélodie sur un disque de Tom Waits; Burroughs aux Foufounes électriques lors d'un passage à Montréal, etc. Kerouac a fini en réactionnaire patriote, Ginsberg en patriarche zen. Bill Burroughs, lui, est resté Bill Burroughs sans jamais avoir besoin de se mettre au goût du jour.

C'est plutôt le contraire qui allait se produire: avec ses gaz toxiques et la haine bien intentionnée de ses balles de plastique (du bon travail, a salué le ministre Ménard, accompagné d'un chœur de journalistes), notre petit État policier *soft* s'intègre harmonieusement à la machine décrite par Burroughs. Les temps, en douce, se sont accordés à ses noirs appréhensions... A travers la vaste guerre antidrogue déclenchée, au tournant de la décennie précédente, par Bush senior, Burroughs décèle le prétexte commode à une lutte à grande échelle contre la marginalité sous toutes ses formes. Quand on fait connaissance avec certains douaniers américains en poste à Dorval (curieux, tout de même, cette idée d'une frontière états-unienne à l'intérieur de notre propre territoire...), difficile de ne pas lui donner raison. Bref, ce fringant vieux grincheux qui, à 80 ans passés, prend régulièrement sa méthadone dans le cadre d'un programme de désintox (voilà qui rafraîchit un peu l'image du vieillard bourré de pilules, non?), était peut-être ce que l'on appelle, tout banalement, un visionnaire.

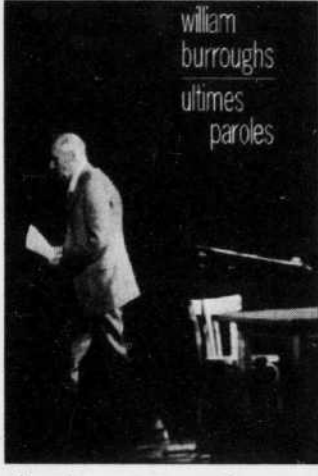
Que pourrais-je ajouter, ici même, pour donner envie au lecteur pressé, féru d'intrigues et de prose linéaire, de découvrir l'homme Burroughs révélé par ces pages? D'abord, qu'un individu qui aime tant les chats ne saurait être en-

tièrement mauvais. Ensuite, que ce vieillard obsessif à l'esprit jamais ramolli, rebelle à toute forme d'autorité constituée, continue d'«inquiéter». Vertu de plus en plus rare chez un écrivain. Parfois, on croirait lire une réincarnation de Céline dans cette mauvaise conscience anathème capable de déranger tant ses admirateurs que ses ennemis. Ainsi, plutôt difficile de suivre le vieux Bill lorsque son amour des armes à feu, allié à sa paranoïa anti-étatique galopante, semble soudain le rapprocher de Timothy McVeigh («Remplissez mon camion de nitrate d'ammonium. Je vais fertiliser jusqu'à ce que le pays ait l'air arsé.»), ou encore lorsque son passé de «sale toxico pédophile» l'amène, mine de rien, à prendre la défense du tourisme pédérastique (une «voie de sortie» pour les gamins pauvres, comme le football et la taoumachie). Mais Burroughs a, par-dessus tout, le Mensonge en horreur. Dans cette vie à risque élevé assumé jusqu'au bout, être soi-même ne fut jamais le moindre danger. J'avais mis de côté une poignée de citations destinées à entrelarder mon texte, mais cet animal de Burroughs, sous quelque forme que ce soit, se prête bien mal à la récupération. Petit *cut-up*, donc.

Un avant-poste de joie intérieure est une menace mortelle pour ceux qui envahissent, les envahisseurs, qui sont? Commence à combattre, et tu découvras vite qui tu combats. Les gens deviennent des arsenaux ambulants, et les affronts, loin de les tuer, ça leur donne de la force et de l'énergie, et une méchanceté qui les nourrit. «Pourquoi pas?», les derniers mots de Timothy Leary. Comme je hais ceux qui sont dévoués à fabriquer la conformité. «Qui a mis le cyanure dans le Tylenol? Pas d'ennemi, pas de vie. «Dieu merci, elle n'a pas fait long feu» (Oppenheimer). Quel Dieu remercie-tu pour Hiroshima et Nagasaki, Oppenheimer? Et, le 8 juillet 1997, l'ultime parole de William Burroughs: «L'AMOUR».

ULTIMES PAROLES

William Burroughs
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Mona de Pracental
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2001, 345 pages



Louis Hamelin

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un mode d'emploi progressiste

LA VRAIE VIE
CE QUE TOUT JEUNE DEVRAIT SAVOIR SUR LE MONDE DU TRAVAIL ET QU'ON NE LUI DIT PAS
Jacques Keable
Lancôt diteur
Montréal, 2001, 184 pages

Dans la catégorie des ouvrages indispensables à tout citoyen québécois consciencieux, il faudra désormais compter *La vraie Vie*, du journaliste Jacques Keable. Originale, accessible et pleine d'une belle vigueur militante, cette histoire du monde du travail célèbre avec énergie le courage des travailleurs et élève un monument bien mérité à cet instrument de dignité humaine que fut et que reste, plus que jamais, le mouvement syndical. Contre une rhétorique de la fatalité qui martèle au quotidien le mantra de la soumission aux contraintes économiques imposées par le marché, Jacques Keable vient redire avec force, entre autres aux nouvelles générations, «que la grandeur de l'être humain consiste précisément à rejeter l'idée même de fatalité pour affirmer plutôt sa propre volonté, son pouvoir et sa liberté».

Le monde du travail n'a jamais été une sinécure et l'époque actuelle n'échappe pas à ce constat pour le moins évident. La mécanisation du travail, qui a entraîné un exode des ouvriers du secteur primaire vers le secteur secondaire pour ensuite mener à une relocalisation de la majorité d'entre eux dans le secteur tertiaire, vient d'atteindre un point limite qui fait craindre le pire: serons-nous, à terme, remplacés par les machines informatisées?

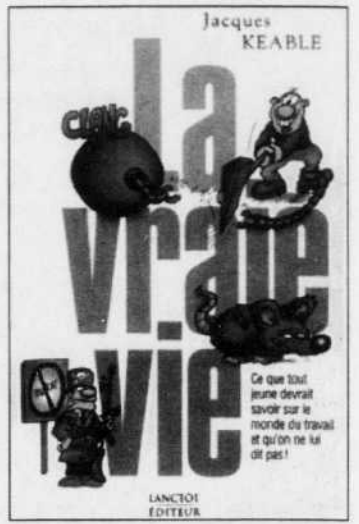
A cette première peur s'ajoute l'insécurité que créent les phénomènes de mondialisation et de délocalisation du travail. A la concurrence entre les entreprises a succédé une nouvelle stratégie patronale visant à mettre les employés du monde entier en concurrence avec leurs pairs. Pire encore, au nom de la sacrosainte «flexibilité», les employeurs mènent une virulente offensive en faveur d'une précarisation du travail qui prend toutes sortes de détours (sous-traitance, hypocrite promotion du travail autonome, etc.).

Faut-il alors prôner un retour au bon vieux temps? Bien sûr que non, écrit Jacques Keable, mais il faut veiller à ce que l'immense richesse créée par le génie et l'effort collectifs, des siècles passés à aujourd'hui, soit équitablement redistribuée. A l'injuste programme patronal, il faut opposer des solutions bénéfiques à l'ensemble de la société: réduction de la semaine de travail, multiplication des congés et allongement de la période de vacances annuelles, amélioration des programmes sociaux, possibilité de retour aux études, amélioration du régime d'assurance-emploi et instauration d'un revenu de citoyenneté. Sur le plan des outils individuels, Keable rappelle la nécessité de se doter d'une formation professionnelle qui nous convienne («choisir ce qu'on aime, c'est la seule façon de se réaliser soi-même et d'exceller») afin de ne pas entrer désarmé dans «la vraie vie».

Un peu d'histoire

Parce que l'ignorance historique n'y est pas pour peu dans l'incompréhension des citoyens à l'endroit du monde du travail et du syndicalisme, le journaliste a résolu de raconter «une courte histoire du travail et des luttes populaires». Admirable travail de vulgarisation, ce chapitre constitue sans contredit l'un des moments forts de cet essai.

Après avoir évoqué le triste sort d'«outil vivant» réservé aux esclaves de l'Égypte des pyramides et de la «démocratie» Grèce antique (Aristote écrit: «Utile aux esclaves eux-mêmes, l'esclavage est juste»), la scandaleuse traite des gens de couleur en Europe, en Amérique et ici même au Canada français jusqu'au début du XIX^e siècle, le sergent des paysans d'Europe et l'exploitation des artisans, Keable parle aussi de leurs luttes, de Spartacus et de son armée d'esclaves qui débrûlèrent les autorités romaines avant l'ère



chrétienne ainsi que de la révolte des tisserandes flamandes au XIV^e siècle.

L'histoire des manufactures anglaises et françaises à partir de 1500, de l'avènement de la révolution industrielle et de son capitalisme sauvage qu'illustrent «ces inventions diaboliques que furent le taylorisme et le fordisme» le mène ensuite à saluer la naissance du syndicalisme anglais au XIX^e siècle comme un grand moment de l'histoire de la solidarité ouvrière.

Au Québec aussi, la révolution industrielle fait des ravages au XIX^e siècle. Soumis à des conditions de travail inhumaines et sous-payés, les ouvriers québécois, leurs femmes et leurs enfants subissent l'enfer du capitalisme jusqu'en Nouvelle-Angleterre, où ils se réfugient en désespoir de cause. Eux aussi, cependant, s'organisent et, malgré l'adversité (ce n'est qu'en 1872 que le gouvernement fédéral conclura «qu'il n'est plus criminel de former un syndicat»), fondent des syndicats ou adhèrent aux unions américaines.

Il faut attendre 1930, au Canada, et 1960, au Québec, pour assister à la mise sur pied d'un État providence digne de ce nom, conséquence, entre autres facteurs, des pressions syndicales. Le Code du travail réformé de 1964, qui permet la syndicalisation des employés du secteur public, et la radicalisation du mouvement dans les années 70 déboucheront sur des avancées sociales que le triomphe néolibéral des années 80 viendra menacer.

Pour Jacques Keable, l'actualité du syndicalisme ne fait pas de doute. Seul contrepoison valable aux effets nocifs de la mondialisation (le syndicalisme «doit s'étendre au moins autant que le capitalisme lui-même») et la précarisation du travail orchestrée par le patronat, les organisations syndicales s'avèrent indispensables pour combattre les conditions de travail dangereuses (beaucoup plus répandues qu'on peut l'imaginer) et l'inévitable arbitraire patronal.

«Dans la vraie vie», pour reprendre les termes de Keable, qui introduit ainsi la section «mode d'emploi», les syndicats naissent, parfois difficilement, représentent leurs membres et négocient des conventions collectives, font la grève s'il le faut, s'engagent socialement et font œuvre pédagogique en se consacrant aux nouvelles générations. Leurs actions démocratiques, économiques et sociales entraînent des gains autant pour leurs membres (conditions de travail, langue de travail, salaire, droit de grève, fonds de pension, régime d'assurance) que pour l'ensemble de la population (création de la CSST, promotion et défense d'un solide filet de sécurité sociale). Hélas, les non-syndiqués demeurent légion au Québec (60% des personnes qui occupent un emploi), et Keable ne les a pas oubliés. Il les informe ici de leurs droits, consignés dans la Loi sur les normes du travail, salue les organismes qui les défendent malgré l'ampleur et la difficulté de la tâche et les invite à... se syndiquer.

Fruit de la collaboration entre la CSQ, la FTQ et son Fonds de solidarité, *La vraie Vie* relève avec un réjouissant brio le défi d'initier au syndicalisme sans langue de bois et sans lourdeur aucune. Instructif et mobilisateur, cet essai débordant de générosité convie les volontaires à la plus belle aventure qui soit: celle de l'humanité libre.



Louis Cornélius

La vraie Vie
relève
avec un
réjouissant
brio le défi
d'initier au
syndicalisme
sans langue
de bois
et sans
lourdeur
aucune

des pressions syndicales. Le Code du travail réformé de 1964, qui permet la syndicalisation des employés du secteur public, et la radicalisation du mouvement dans les années 70 déboucheront sur des avancées sociales que le triomphe néolibéral des années 80 viendra menacer.

A L'ESSENTIEL

Jardins fleuris

Avec l'arrivée du printemps, c'est la boucoulade dans les centres de jardinage. Armé d'une liste de tout ce qui est nécessaire pour mener à bien votre projet, vous vous lancez à l'assaut, vous interrogez les quelques experts improvisés qui se promènent dans les allées, vous remplissez votre panier puis votre coffre d'auto, souvent soulagé de plusieurs centaines de dollars. Mais comment tirer profit de tous vos achats? Comment obtenir un potager sain, un jardin aux couleurs chaudes et bien harmonisées, ou encore réaliser un nouvel arrangement autour de la maison? Il y a des choses à faire, il y a aussi des tabous.

Tout jardinier, amateur ou chevronné, doit avoir dans sa bibliothèque quelques bons livres de référence qui lui serviront de guides. C'est tout aussi important que la pelle et la bêche et on a intérêt à consulter plus connaisseur que soi. Voici quelques ouvrages de qualité dans lesquels on trouve réponse à ses questions, des guides pratiques qui donnent des trucs, des conseils, qui apportent des idées nouvelles et fournissent des solutions. Il y a abondance de

choix ce printemps. À vous de décider selon vos besoins.

GUIDE COMPLET DU JARDINAGE AU QUÉBEC

Gaétan Deschênes
Éditions du Trécarré
Outremont (Québec), 2001,
257 pages

Si vous n'aviez qu'un seul livre sur le jardinage à acheter cette saison, n'hésitez pas: optez sans hésitation pour ce guide pratique qui a le mérite non négligeable d'avoir été rédigé par un auteur québécois qui connaît bien les rigueurs de notre climat et qui sait de quoi il retourne. Passionné pour l'horticulture, Gaétan Deschênes est bien connu dans le milieu. Il a déjà publié trois autres ouvrages sur le sujet, il collabore régulièrement à des revues spécialisées.

Guide «simple et pratique», comme l'a voulu l'auteur, ce livre contient l'a b c du jardinage où rien n'est laissé dans l'oubli. On y traite de la conception du jardin, on dit où et comment faire ses achats que ce soit les plantes, les fleurs, les outils; on y parle de la

qualité du sol, de l'organisation des plates-bandes, de la pelouse, des arbres, des arbustes et des conifères, des haies; du compostage, de la plantation, de l'entretien et des engrais; des rocailles et jardins d'eau, des fines herbes et des oiseaux au jardin, et j'en passe.

Comme tous les ouvrages publiés chez cet éditeur, celui-ci est un album de qualité, sur papier glacé, solidement cartonné. La présentation est claire, les explications sont faciles à comprendre, les photos de Daniel Fortin mettent bien en relief les propos de l'auteur. A la fin de certains chapitres, on a laissé des pages en blanc qui servent de carnet de notes: heureuse idée pour éviter de répéter les mêmes erreurs l'année suivante ou pour se rappeler un arrangement particulièrement réussi... la mémoire est courte!

UN JARDIN DE FLEURS AU QUÉBEC

Daniel Fortin
Éditions du Trécarré
Outremont (Québec), 2001,
198 pages.

Autre ouvrage à recommander pour les mêmes raisons évoquées plus haut: informations claires, belle présentation, photos de qualité (Daniel Fortin est à la fois photographe et auteur). Horticulteur au Centre de la nature de la ville de Laval, conférencier apprécié, il consacre ce livre aux fleurs, annuelles et vivaces. «Un jardin réussi est rarement le fruit du hasard. Le choix des plantes [...] ne doit pas se faire sur un coup de tête», met-il en garde. Mais comment choisir parmi la multitude? C'est ce que cet expert, auteur d'un ouvrage sur les roses et rosiers pour le Québec et l'est du Canada, nous aide à faire en tenant compte de nos goûts, bien sûr, mais aussi et surtout des lieux (type de sol, drainage, ensoleillement, pH, rusticité, fertilité), et bien sûr, de notre budget.

Un jardin «parle» tout autant à l'esprit qu'au cœur et il peut devenir un lieu de création où s'expriment une ou plusieurs facettes de notre personnalité, note Daniel Fortin qui nous fait profiter ici des fruits de sa passion.

René Rowan

HUMANITAS

Nouveautés

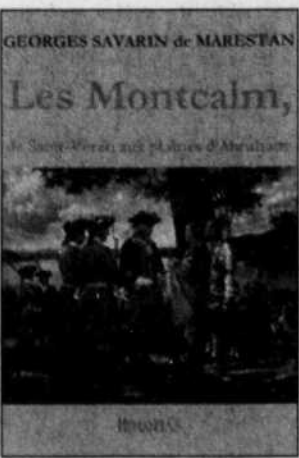


DE LA FRANCOPHONIE QUÉBÉCOISE À LA FRANCOPHILIE INTERNATIONALE

Axel Maugey

Ce nouvel essai de l'universitaire et écrivain Axel Maugey offre de très nombreuses informations et explore bien des pistes sur les actions du Québec et de la France dans le cadre de la Francophonie, ainsi que sur la Francophilie, réalité en vérité ancienne autant que moderne.

Essai, 177 pages • 19,95 \$



LES MONTCALM, DE SAINT-VÉRAN AUX PLAINES D'ABRAHAM

Georges Savarin de Marestan

Préface d'Axel Maugey

Un livre à la fois éclairé et émouvant, qui pose une question fondamentale: le sort de l'Amérique française fut-il irrémédiablement scellé par le bref affrontement entre les troupes françaises et britanniques, qui eut lieu le 13 septembre 1759, sur les plaines d'Abraham?

Collection Memoria, 209 pages • 21,95 \$

MARIE-CÉLIE AGNANT
LE LIVRE D'EMMA

Marie-Célie Agnant nous livre après *La Dot de Sara* et *Le Silence comme le sang* un roman troublant et passionnant.

Emma, d'origine antillaise, raconte comment la folie s'est emparée des femmes de sa lignée et remonte le fil de l'histoire, jusqu'aux bateaux négriers et aux plantations.

167 p. • 18,95 \$

Une coédition avec les Éditions Mémoire (Haïti)

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

LIVRES

LE FEUILLETON

Portrait en noir d'une génération

AMSTERDAM

Ian McEwan
Traduit de l'anglais
par Suzanne V. Mayoux
Éditions NRF Gallimard
2001, 197 pages

Ian McEwan, l'enfant terrible des lettres anglaises, le critique décapant de la société

libérale et de ses perversions, l'explorateur de ses vices cachés, de son ordre cynique, de sa profonde hypocrisie. Au moment où paraissait *Sous les draps et autres nouvelles* (Éditions Gallimard, 1997), j'avais écrit ceci: «Rentrer dans l'univers de McEwan, c'est d'abord faire la rencontre du sexe et de la mort, parfois de l'étrangeté, le plus sou-

lorsque l'État était passé de la providence à la mise au pas, ils se trouvaient déjà en sûreté, ils avaient consolidé et entrepris d'établir tel ou tel élément de leur existence — goût, opinion, fortune.» La fresque est bien sûr dégrossie et passe sous silence une foule d'acteurs de cette génération qui n'ont pas eu cette chance ou n'ont pas voulu entrer dans le moule. (L'avenir devra peut-être précisément compter sur ces derniers pour ne pas sombrer dans le pur cynisme; car, parmi ceux-ci, il y en a encore qui se souviennent des idéaux qui les animaient dans leur jeunesse. Je ferme la parenthèse.) Mais pour l'essentiel elle demeure «sociologiquement» juste.



Jean-Pierre Denis

L'enterrement de Molly

Voici donc quelques dignes représentants de cette génération — si peu lyrique — rassemblés autour de la tombe de Molly Lane, critique gastronomique et ancienne photographe à *Vogue* qui vient de mourir à quarante-six ans, emportée par une maladie dégénérative assez foudroyante. Il y a Clive Linley, un célèbre compositeur à qui l'on vient de commander une «symphonie du millénaire», Vernon Halliday, le directeur de rédaction du journal *The Judge*, Julian Garmony, le ministre des Affaires étrangères, en fin Georges, un éditeur qui a fait fortune dans l'exploitation des «simples d'esprit» (messages cosmiques des Incas, Graal, arche d'alliance, troisième œil, septième sceau, etc.). Tous ont été à un moment ou à un autre l'amant de Molly, qui fut une véritable collectionneuse d'hommes, comme il y en eut quelques-unes à cette époque d'amour libre et de mystique sexuelle. D'après ce que l'on peut lire entre les lignes, Molly ne tomba cependant jamais dans le cynisme: elle y croyait, elle, à la révolution sexuelle et à son pouvoir de révélation des êtres. Ses expériences étaient en quelque sorte de nature esthétique, et donc forcément animées par une quête de sens, du moins un désir de découverte. Mais qu'est-ce donc qui l'attira chez Julian Garmony, un personnage politique de droite important, partisan de la pendaison et du fouet, zélé des valeurs familiales, ennemi juré des immigrants, des demandeurs d'asile, des marginaux? Et comment parvint-elle à le convaincre de poser pour elle en travesti quand on sait l'énergie qu'investissent les hommes politiques à soigner leur image et à n'en jamais laisser échapper une qui pourrait compromettre leur carrière, fût-ce de manière indirecte?

te? Peut-être savait-elle simplement rappeler à chacun sa part la plus intime, la plus fragile, la plus immatrisable. Peut-être avait-elle le pouvoir d'incarner le secret et le rêve de chacun. Une chose est sûre: morte, tout ce qui pouvait encore unir ses amants à leur propre passé, à sa part la plus vivante, s'éteignit...

Voulant profiter d'un scoop afin de relancer son journal et lui assurer une plus grande part de marché (tout en éliminant un homme politique qu'il juge nuisible), Vernon Halliday entreprend de publier lesdites photos, trahissant non seulement le secret de Molly mais aussi sa pensée et ses idéaux. La veille de leur parution, la femme de Garmony prend les devants en invitant la télévision chez elle, entourée de son mari, de ses enfants et de son chien (image idyllique qui fait encore recette), et exhibe ces fameuses photos. Résultat: Halliday perd son poste au profit d'un obscur magouilleur de son propre journal qui avait tout prévu, se met à en vouloir à son vieil ami Clive à qui il reproche de ne pas l'avoir soutenu et même d'avoir laissé entendre qu'il était une crapule, bref perd son seul ami. Pourtant, le pire n'est pas encore arrivé, car la fin du roman donne, non sans maladresse, dans le macabre et le surréaliste.

Un roman troublant

Je me suis interrogé sur l'interprétation qu'il fallait donner à cette fable qui se termine à Amsterdam sur la pratique de l'euthanasie que les Pays-Bas viennent tout récemment d'autoriser. McEwan s'est-il simplement amusé à intégrer dans son récit un ressort dramatique nouveau? A-t-il voulu nous prévenir des risques d'une telle pratique dans une société dominée par le principe de marchandisation, y compris du vivant? Peut-être. Une chose est sûre, son dernier roman pose des questions essentielles et troublantes. À lire.

denisjp@videotron.ca

POÉSIE

Histoires, légendes et vérités

INDEX

Francis Catalano
Trait d'union, coll. «Filigranes»
Montréal, 2001, 157 pages

L'AVANCÉE SEUL DANS L'INSENSÉ

Pierre Ouellet
Le Noroît
Montréal, 2001, 110 pages

DAVID CANTIN

Les voix se répondent, parfois à l'intérieur d'un même livre. Il y a celle qui traverse l'écriture et celle qui accompagne cette lente remontée vers un mémoire dont l'amplitude interroge sans cesse l'émotion poétique. Chez Francis Catalano comme chez Pierre Ouellet, cette amplitude demeure à la source d'un jaillissement du langage que l'on suit avec une fascination constante. Tout au long d'*Index* ou de *L'Avancée seul dans l'insensé*, le lecteur doit se tenir prêt à suivre les élans d'une aventure intérieure profonde. Deux recueils qui mesurent l'importance d'une poésie contemporaine où il est toujours possible d'explorer les nombreux risques d'une mouvance féconde.

Après un premier recueil fort surprenant aux Écrits des Forges en 1999 ainsi qu'une excellente traduction du poète italien Valerio Magrelli l'année dernière au Noroît, Francis Catalano publie enfin cet immense projet d'écriture qui a pour titre *Index*. Troisième titre à paraître dans la nouvelle collection «Filigranes» que dirige Stéphane Despatie chez Trait d'union, il y a longtemps qu'on a l'occasion de lire des extraits de cet ouvrage dans différentes revues au Québec comme en Europe. Pourtant, aucun éditeur ne s'était engagé jusqu'à maintenant à faire paraître cet ensemble où l'histoire, les signes et les symboles d'un passé pluriel émergent. On félicite, bien sûr, le poète Despatie d'avoir eu le courage de publier une pareille descente ultime dans la redécouverte du continent nord-américain. Tant sur le plan de l'écriture que sur celui du contenu, cette fresque poétique a l'audace de suivre ses intentions jusqu'au bout. À travers ces 150 pages, *Index* tente de réinventer l'histoire qui nous précède. Celle des Aztèques, des Vikings, des guerriers et des explorateurs à la recherche d'un lieu inconnu. Au départ, une lecture semblable ne va pas sans créer certaines illusions. En fait, Catalano s'invente une manière de revivre et d'exprimer intérieurement le périple de nos origines. Tout passe par le séisme des intuitions, de l'émerveillement spontané comme des déceptions confuses. *Index* désigne du doigt le chemin à suivre, l'élan à créer, de même que les sens qui illuminent une quête de cette facture. Le mérite d'une exploration semblable est de prendre pour modèle ces «vagues lointaines, incessantes», dont le poème tente à son tour de reproduire le mouvement créateur mais aussi destructeur. Le désir derrière cette forme accidentée entraîne un souffle au rythme complexe. En cinq temps,

le recueil passe d'une perspective à l'autre: «Et puis mer brouillon / gravidique, tes bouches de sel mêlées / aux vents alizés, porteuse des trois caravelles / que bercent des flots d'or liquide / tu te déroules, parturiente, / tandis qu'au loin la bonace brésilie. / Trois larges épaves / séchant au soleil. / Tout cet espace sur quoi l'Espagne / a tablé, jungle sans gemmes, / perles d'un collier chues / du cou de l'ourobos, / monde cru bouclé.» Francis Catalano retrace à lui seul le sillage profond de l'Amérique. Visions d'un rêve ou rêve éveillé, *Index* tranche, par sa force et son imaginaire, avec la production courante en poésie québécoise.

L'Avancée seul dans l'insensé semble annoncer un nouveau cycle dans l'œuvre de Pierre Ouellet. À l'image de livres charnières tels *Sommes* (L'Hexagone, 1989) ou *Vita chiara, villa oscura* (Le Noroît, 1994), ce nouveau recueil s'imprègne d'une violence métaphysique et d'un souffle révélateur face au monde qui déferle à chaque instant. Divisé en deux parties où une vérité se transforme de manière redoutable, le poème fait apparaître l'ombre intérieure d'un homme afin d'interroger ces bouts de vie à travers la nuit noire des temps. On progresse dans ce vers long où le passage finit toujours par révéler les gestes néfastes et inutiles. Que veut dire cette alternance des choses quotidiennes, de l'ordinaire cauchemardesque ou de la folie accessoire? Qu'est-ce que l'individu cherche au juste dans cette quête qu'il appelle l'existence? Cette avancée va au centre des inquiétudes les plus réelles comme des doutes les plus graves. L'inspiration suit le poids tragique d'une harmonie cachée entre cette distance qui sépare la naissance de la mort. Comme dans la plupart des recueils de Pierre Ouellet, le temps, la mémoire, l'illusion et le rapport aux choses retrouvent la substance d'un théâtre métaphysique intemporel. Les cinq tableaux du peintre Marc Séguin en disent d'ailleurs long sur cette recherche d'une vérité possible. Une lumière très faible doit éclairer le marcheur qui ouvre les portes de sa nuit incessante: «On ne pense plus qu'à hiberner, le temps que durent / les glaciations. La fonte des hommes, des femmes, / dans les bras l'un de l'autre... n'est pas pour demain: / il faut attendre la fin des hostilités, puis le retour / des réfugiés. Les grands procès pour crime passionnel / contre l'humanité. Ou la vérité. Pas bonne à dire, trop dure / à avaler. Voilà pourquoi l'homme et la femme ne se disent plus rien. / La vie ne leur dit pas plus. / Tout le monde s'est tu, depuis le début. / Personne ne veut plus parler: ce serait moucharde.»

On devine qu'il y a dans cette vision, un effroi qui relance sans cesse l'urgence d'une vie. À quoi tenir bon, pourquoi revenir en arrière? *L'Avancée seul dans l'insensé* ne s'arrête pas, mais préfère dès le début crever l'abcès d'une mémoire en panne. Ce livre prend le recul nécessaire pour exprimer une peur, une détresse que l'on cache au fond de soi. Cette enquête sur le cauchemar au singulier n'hésite pas à identifier les actes perdus d'un destin. Cri des tripes ou longue réflexion métaphorique, ce texte respire comme peu d'autres dans l'œuvre créatrice de Pierre Ouellet.

5^e ANNIVERSAIRE
"LIBRAIRIE D'OCCASION"
LE LIVRE VOYAGEUR INC.
LIVRES EN TOUS GENRES
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-EVALUATION
3547 RUE SMAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
BRUNO LALONDE 514.738.0999

l'Inconvénient
revue littéraire
d'essai et de création

Peut-on encore rire?

avec les textes de...
François Ricard
Jean Dion
Nadine Bismuth
Réjean Beaudoin
Mauricio Segura
Stéfani Meunier
Luc Larochelle
et de nombreux autres!

numéro 5
mai 2001

DUFOUR

LES QUATRE-TEMPS
roman
Moïsette Dufour

Dans ce récit romané de la vie des habitants de la Nouvelle-France, deux hommes s'uniront successivement à une femme pour donner naissance aux Dufour et aux Boily d'Amérique. Gabriel-Robert Dufour et Guillaume Boily quittent leur pays pour améliorer leur sort. Au cours d'une période de paix relative, au cœur d'une jeune colonie française (1690 à 1735), nous verrons comment les habitants tirent leur épingle du jeu et forgent les spécificités du caractère canadien.

ISBN : 2-922245-55-1
376 pages • 26,95 \$

Distribution : Prologue

LES ÉDITIONS VARIA C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128

NATHALIE RICARD

MATERNITÉS LESBIENNES

En quoi la façon d'élever les enfants des mères lesbiennes rejoint-elle celle des mères hétérosexuelles?
L'auteure, en explorant les multiples facettes des représentations de la maternité lesbienne et de la famille, donne la parole à une trentaine de mères lesbiennes.

189 p. • 19,95 \$

Une coédition avec l'IREF/UQAM
En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage
110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6
tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

liberté
revue littéraire

L'expérience mystique

La revue *liberté* et la librairie Olivieri ont le plaisir de vous inviter au lancement de *L'expérience mystique*, numéro auquel ont participé Jean Bédard, Fernand Ouellette, Louise Lachapelle, Anne Éline Cliche, Paul Chanel Malenfant...

Jean Bédard prononcera pour l'occasion une allocution sur le temps et le mysticisme avant d'engager une discussion avec le public. La soirée sera animée par Marie-Andrée Lamontagne, directrice des pages culturelles du *Devoir*.

lundi, le 28 mai, 18 heures, à la librairie Olivieri

GÉRALD GODIN

Ils ne demandaient qu'à brûler

nouvelle édition revue et augmentée
576 pages
34,95 \$

Toute la poésie de Gérald Godin enfin réunie.

LE GROUPE VILLEMARIE LACANON

L'HEXAGONE
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

ARTS

EXPOSITIONS

Une étape cruciale

**FIGURATION
ET ABSTRACTION
AU QUÉBEC
L'ABSTRACTION:
UNE MANIÈRE DE VOIR
SALE
JEAN-PAUL LEMIEUX**
Nouvelles salles permanentes
au Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille,
Québec
Depuis le 10 mai 2001

DAVID CANTIN

En décembre dernier, le Musée du Québec entamait le redéploiement d'une partie de sa collection permanente grâce à deux nouvelles salles où un parcours des origines de l'art québécois jusqu'au milieu du vingtième siècle était à l'honneur. Voilà qu'on complète enfin ce trajet avec deux expositions: *Figuration et abstraction au Québec, 1940-1960* et *L'Abstraction: une manière de voir*. L'institution de la Vieille Capitale en profite aussi pour ouvrir les portes de sa salle Jean-Paul Lemieux, un espace de

contemplation et de recul face à des œuvres qui demeurent d'une grande pertinence.

Même si on connaît la plupart des tableaux et des sculptures qui occupent ces lieux, on les redécouvre grâce à un travail de présentation fort convaincant. Loin d'être banal, il s'agit plutôt d'une manière assez dynamique de proposer aux visiteurs une rencontre stimulante avec les grands courants de l'art québécois. Dès qu'on entre dans la salle 2 qui accueille *Figuration et abstraction au Québec, 1940-1960*, les contrastes sont aussitôt perceptibles. À ce titre, il faut saluer les propositions audacieuses du designer en chef Denis Allison. Le rapprochement avec *Québec, l'art d'une capitale coloniale* n'est pas gratuit. On a affaire à un même type de proposition qui suscite les renvois esthétiques.

Au centre de la pièce, une longue rangée de sculptures sépare bien les deux tangentes cruciales. Deux échos parallèles s'installent. Sur un mur, l'automatisme sans limite d'un Borduas. De l'autre côté, la sensation immédiate d'un Tousignant.

La première toile qui sert de guide reste le *Conciliabule* (vers 1945) d'Alfred Pellon. Ces taches abstraites s'accumulent pour donner à la forme du corps humain une dimension universelle. On distingue des contours, des visages et des regards qui permettent une symbiose du monde intérieur et extérieur. On multiplie les perspectives, les points de vue et les témoignages sensibles du début des années 40 jusqu'à la fin de la décennie 50. Une sculpture intrigante comme *La Partie de balle* (1955) d'Anne Kahane côtoie les *Signes cabalistiques* (1943) éclatés d'un Borduas. Certains seront heureux de revoir le célèbre *Coq licorne* (1952) de Jean Dallaire, qui surprend toujours à travers ses contrastes singuliers et la violence expressive qu'il dégage. Le choix des œuvres de Molinari, Mousseau, Jérôme, Ferron et Dumouchel mesure l'ampleur de la collection prestigieuse que le Musée du Québec a pu élargir au cours de son histoire.

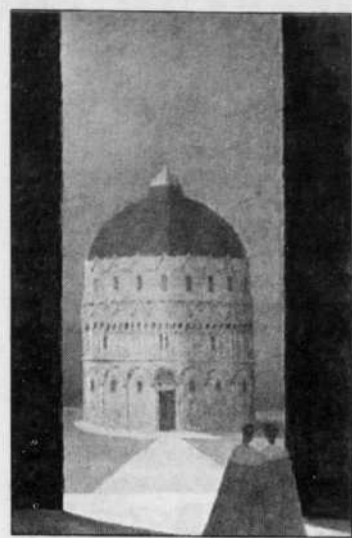
**Des repères
pour le novice**

Dans la salle 9, *L'Abstraction:*

une manière de voir prend des allures beaucoup plus libres. Comme l'exposition couvre les quarante dernières années, elle pourrait subir bien des métamorphoses au fil du temps. C'est d'ailleurs pourquoi cet espace répond beaucoup moins aux exigences d'un design précis. Il faut sans doute avoir beaucoup d'imagination pour ne pas rendre la pièce trop difficile d'accès. La hauteur de la pièce, les murs, les curieuses dimensions n'aident en rien.

Pour Michel Martin, conservateur de l'art contemporain, le souhait semble surtout de tendre vers une sorte d'introduction pédagogique qui met l'accent sur un certain nombre de repères pour le novice. Ce choix se défend dans la mesure où il met en interaction des œuvres sans toutefois faire de compromis. Comme le *Conciliabule* de Pellon, *Le Bûcher* (1997) de Marie-Claude Bouthillier confronte plusieurs motifs aux dimensions variables qui en viennent à prendre des allures d'icône. Ces pans de bois travaillent une forme de même qu'une surface inhabituelle, alors que les densités des couleurs se recourent. Dans la toile *Monique* (1970) de Jacques Hurtubise, c'est le va-et-vient optique qui s'avère saisissant. Le rituel est de mise dans les jeux de compositions photographiques d'Irene Whitton. Dans la série *Saint-Alexandre*, matière et lumière basculent l'un dans l'autre.

Une œuvre tout droit sortie de la culture pop, comme la *Chenille verte* (1970) d'Yvon Cozic, peut très bien figurer près des *Kiiks* conceptuels de François



COLL. MUSÉE DU QUÉBEC
Pise, 1965, de Jean Paul Lemieux

Dallegret. On retient le magnifique hommage que Serge Lemoyne rend à Matisse avec son *Atelier rouge* (1996-97). Cette série de tableaux frappe par son impressionnante cohésion rythmique d'ensemble. La photo chez Charles Gagnon fait entrer le réel dans une conscience métaphysique du temps comme de la mémoire fugitive. On passe d'un sens à l'autre, de l'horizontalité de la vague à la verticalité des cactus.

Tout près, Martin Bourdeau substitue aux visages des personnages de *La Ronde de nuit* de Rembrandt des ovales noirs qui donnent une dimension géométrique au chef-d'œuvre du peintre. *Fig. 52 (La Ronde de nuit de Rembrandt)* (1999) montre aussi au visiteur qu'un travail très contemporain peut

provoquer des effets d'une telle force distinctive.

On a, par ailleurs, beaucoup misé sur les valeurs sûres, comme certaines compositions de Serge Tousignant, de Michel Goulet et le *Snapper* (1966) d'Henry Saxe. Une première mouture de cette exposition qui n'a rien d'un fourre-tout.

Jean Paul Lemieux

La salle Jean-Paul Lemieux surprend puisqu'elle se veut aux antipodes de celle consacrée à Riopelle. Alors que l'exposition Riopelle repose sur une ampleur presque débordante, l'espace Lemieux étonne par sa grande discrétion. L'hommage ne dépasse pas une vingtaine de tableaux particulièrement bien sélectionnés. Un dépouillement se fait sentir dès qu'on franchit le corridor qui mène aux œuvres.

Plutôt que de projeter une image très prévisible de l'artiste réputé, on voit davantage les transformations qui s'opèrent progressivement dans la démarche du peintre, des stratégies visuelles des *Beaux Jours* (1937) à la blancheur de cette rencontre que partagent le sol et la terre de *Ville enneigée* (1963). Le caractère intime de cette salle ne manque pas de bien distinguer la façon dont Lemieux cherchera à renouveler son regard tout comme son langage pictural. La salle devient à l'image de ce à quoi l'artiste, originaire de Québec, voulait rendre grâce dans sa peinture: une vision épurée du monde ainsi qu'une simplification qui passe nécessairement par l'horizontalité du regard.

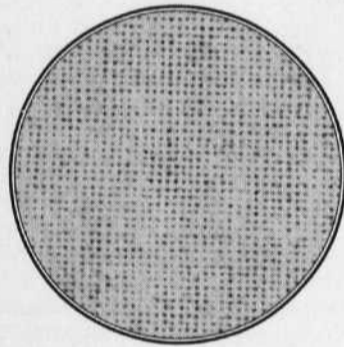
Des toiles comme *Les Ursulines* (1971) ou *Le Témoin* (1963) visent à mettre de l'avant l'importance du sacré dans une démarche que l'on limite trop souvent à ses aspects populaires. On a aussi l'occasion d'observer le seul véritable autoportrait (datant de 1974) que Lemieux réalisera. Grâce à un effet de superposition, on passe de l'enfant à l'adolescent, de l'adulte au vieillard. Une sorte de récit autobiographique qui met en scène la profonde solitude de l'artiste face au temps qui s'écoule sans cesse. *Tourné vers le cosmos* (entre 1980 et 1985) relie également l'œuvre du créateur à une quête de sens fondatrice et ancrée dans la nature la plus terrestre.

Trois expositions permanentes au Musée du Québec qui fascinent à travers cette diversité unificatrice.

une présentation du
Conseil des arts textiles du Québec
tél. 514.524.6645 • www.catq.qc.ca



Tissus URbains



4 / 24 juin 2001

une rencontre inédite entre textile et vidéo
18 installations in situ dans une ville en mutation

Carole Baillargeon, Ivon Bellavance, Marie Lynda Bilodeau, Lou Cabeen, Caroline Gagné, Louis Hains, Michelle Héon et Emmanuelle Baud, Charlotte Herben, Annie Martin, Shelley Miller, Dominique Noreau, Clio Padovani, Amélie Pellerin, Ana Rewakowicz, Ruth Sheuing, Leila Sujir, Maren K. Ullrich et Lisa Vinebaum présentent leurs œuvres inédites :

ICARI (Institut de création artistique et de recherche infographique)
55, avenue Mont-Royal Ouest, 5^e étage

Mai (Montréal, arts interculturels) 3680, rue Jeanne-Mance

SAT (Société des arts technologiques)
305, rue Sainte-Catherine Ouest

Installations extérieures
3675 et 3700, rue Saint-Dominique

GALERIE BERNARD

RUSDI GENEST

EXPLOSIVITÉS ET TEMPS D'ARRÊTS

Sculptures

DU 2 MAI AU 2 JUIN 2001

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

mardi, mercredi, vendredi de 11 h à 18 h, jeudi de 11 h à 20 h, samedi de 12 h à 17 h

Rita Letendre

Les éléments

Peintures récentes et publication
d'une importante monographie couleurs

Jusqu'au 30 juin

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T5 514-849-1165. Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

PIERRE AYOT

ÉPIPHONIE

Œuvres sonores

jusqu'au 26 mai 2001

HORS CADRE(S)

Rétrospective

jusqu'au 17 juin 2001

M

GALERIE GRAFF

963, rue Rachel Est, Montréal
Renseignements : 514.526.2616

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL**

1379, rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Renseignements : 514.285.1600

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 27 MAI

Jusqu'au 22 juin

Yves Poulin

LINDA VERGE

1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393

GALERIE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

LINDA VERGE

Musées en fête



**PARTOUT
AU QUÉBEC
18 AU 27 MAI 2001**

MUSÉES EN FÊTE
EST UNE RÉALISATION DE LA
SOCIÉTÉ DES MUSÉES QUÉBÉCOIS
EN COLLABORATION AVEC LE
MCCQ, TÉLÉ-QUÉBEC ET LE DEVOIR

(SMQ)
Société
des musées
québécois

Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Télé-Québec

LE DEVOIR

HÔPITAL

Vingt
artistes
créent des
œuvres
in situ
dans un
hôpital
désaffecté

19 mai-17 juin 2001
Hôpital Bellechasse
3950 rue de
Bellechasse, Mtl
4^e étage (coin Pie IX)
Ouvert du mercredi
au vendredi
14h - 20h
samedi et dimanche
12h - 18h
événement de clôture
le dimanche 17 juin,
17h - 19h

Avec un spectacle de
musique actuelle par
le duo

Nous percevons les oreilles

(514) 722-1402

article remercie ses membres, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, le collectif HÔPITAL et **article** tient à remercier l'Institut de cartographie de Montréal et Emploi Québec. **article** est membre du Regroupement des centres d'artistes auto-gérés du Québec.

Sans INTERDIT

Exposition d'art non visuel

du vendredi 27 avril
au 23 juin 2001



Julie Héu

Heures de visite : les mercredis et les jeudis
de 13 h à 17 h, les vendredis de 13 h à 21 h,
les samedis de 12 h à 21 h et les
dimanches de 12 h à 17 h.

L'entrée est libre.
Autoroute 15, sortie 7, direction boulevard
de la Concorde. Métro Henri-Bourassa :
autobus 40 ou 61

ALFRED PELLON
MAISON DES ARTS DE LAVAL
1395, boulevard de la Concorde Ouest

Une collaboration du Service de la culture, des loisirs et de la vie communautaire

Tenir-debout

PENSER TOUT HAUT

Jana Sterbak

L'IMAGE PARLÉE

Nancy Spero

Galerie de l'UQAM, 1400 rue Berri, angle Sainte-Catherine, local J-R120, jusqu'au 23 juin

CHRISTINE ROSS

À la Galerie de l'UQAM, la commissaire Louise Déry a eu la belle idée de présenter de façon concomitante deux artistes de deux générations différentes — l'Américaine Nancy Spero, figure emblématique de l'art féministe des années 1970 et 80, et la Canadienne Jana Sterbak, dont la carrière a pris son envol au cours des années 80 — autour de la pratique du dessin, abordé ici au sens large d'œuvre graphique (incluant esquisses, dessins, collages, gravures et installations). La concomitance permet de créer des entremêlements qui complexifient notre compréhension des deux productions. Mais c'est le regroupement inédit du travail graphique de Jana Sterbak qui dynamise ces entremêlements de sens et de lectures.

Il faut saluer cette intuition formidable de la commissaire d'avoir choisi d'exposer (pour la toute première fois) une quarantaine d'esquisses réalisées par l'artiste entre 1979 et 1998 et de les avoir exposées avec des installations qui, ensemble, révèlent l'importance du trait, de la ligne et du filiforme dans l'œuvre de Sterbak. Par delà le trait néanmoins, c'est la question plus large — question somme toute assez aristotélicienne — de la forme, de la morphé, du tenir-ensemble, du tenir-debout, qui émerge peu à peu du parcours de la petite salle pour s'étendre à la deuxième, révélant à quel point le travail de Spero est affaire de mise en forme quasi érectile du sujet féminin, un tenir-debout que Sterbak ne cesse d'interroger (sans pour autant l'abolir).

Colonne «de recharge»

Œuvre jalon de l'exposition, la *Colonne vertébrale de recharge* (1983) de Sterbak est tout simplement posée contre le mur. Haute de cinq pieds, cette colonne de bronze aux contours irréguliers renvoie aux figures humaines de Giacometti: corps rectiligne aux contours oscillants, elle coupe — malgré son apparente fragilité — le vide spatial qui l'entoure et qui menace de l'absorber. Mais contrairement aux sculptures existentialistes de Giacometti, la colonne «de recharge» de Sterbak s'érige à partir du sol (aucun socle n'assure sa mise à distance du sol); légèrement courbée, elle dépend du sol et du mur pour tenir debout. À la fois prothèse, substitut et représentation du tenir-debout humain, elle tient mais votée, sans jamais tout simplement se dresser. Supplément reproductible, elle nécessite par ailleurs la présence de l'architecture pour assurer son érectibilité.

Cette question du tenir-debout traverse le corpus de façon sans cesse renouvelée, notamment dans les croquis de colonnes vertébrales serpentine qui longent le sol, de canaux organiques, de cônes métalliques, de corps filiformes supportant une tête humaine ébouriffée, de corps dédoublés qui, dans leur intersection, créent un sexe féminin rosâtre étrangement érectile, d'ouroboros — prismes rectangulaires arqués qui s'étirent suivant un tracé à l'encre se dépliant comme du fil tissé.

Sterbak agit le dessin pour penser des structures qui s'allongent et se dressent par ondulation, oscillation, rampement, état panique, ramollissement organique, raffermissement métallique et même par déséquilibre, comme le laisse entrevoir le dessin préparatoire de l'installation/performance *Sisyphus* de 1990 qui esquisse le mouvement oscillatoire d'une cage en berceau dans laquelle un corps tient debout malgré la structure déstabilisante.

Plus loin dans la salle, un dessin sur panneau gris élabore le découpage des quatre côtés d'un cube — reproduisant différents aspects d'un cube non pas par un trait dessiné mais suivant le parcours d'un fil — sur une même ligne d'horizon, mais la rotation du cube crée une tension non ré-

soluble entre le devant et le derrière, le droit et la courbe. La ligne tient les différents schémas ensemble mais ceux-ci la font dévier de l'intérieur.

Ambivalence

Une même ambivalence est en jeu dans *Antennes* (1997), une installation composée de deux fils suspendus au mur faits d'une enfilade d'antennes de homard. Ces colonnes vertébrales rassemblent des fragments d'antennes, mais elles sont tenues de façon précaire par deux petites aiguilles fixées au mur et leur verticalité est irrégulière.

Lorsque, entre 1936 et 1949, le psychanalyste Jacques Lacan formula sa fameuse théorie du stade du miroir, il ne proposait pas moins qu'une version de l'homo erectus. Le petit enfant, âgé entre six et onze mois, jubile en voyant sa projection dans le miroir (ou autre objet réfléchissant). Il jubile parce que le miroir lui renvoie une représentation unifiée et cohérente de son corps alors que, dans les faits, il est loin d'être aussi unifié qu'il ne se l'imagine puisqu'à ce stade son état en est un d'incoordination et de dépendance. Dans la psychanalyse lacanienne, ce moment met en scène une première expérience gestaltienne du moi et du corps, comme si chaque enfant était appelé à rejouer l'acte fondateur de l'espèce humaine — sa capacité d'érection.

Bien que cette capacité réfère à la formation du moi (par le miroir, le moi prend forme, devient visible et se tient debout), chez Lacan elle a aussi une dimension

sexuée, car son système de pensée n'admet que le sujet masculin. Le travail graphique de Sterbak interroge et renouvelle cette propriété en travestissant la verticalité du monument.

Concomitance

Associé aux œuvres de Spero, le tenir-debout apparaît peu à peu comme quelque chose d'extrêmement malléable, d'ironique, d'historique et de tragique tout à la fois.

Plusieurs spectateurs connaissent déjà la production de Spero, mais la présentation uqamienne vaut le détour, non seulement pour la qualité de l'accrochage (dégagé, aéré) mais aussi pour la concomitance Sterbak-Spero. Celle-ci fait réaliser à quel point les longs rouleaux horizontaux de *The First Language* (1980) de l'artiste américaine sont des mises en scène de corps féminins mythologiques (déeses, danseuses, athlètes) qui ont cette capacité — grâce aux rouleaux qui parcourent les murs et qui rendent possible la coexistence de différentes temporalités au sein d'une même étendue — de se lever et de se diriger vers l'avant, alors que d'autres corps s'érigent comme des immenses ponts à mamelons sur deux pattes (qui, à leur tour, permettent à d'autres corps féminins de s'élever et de redescendre).

Si Spero adopte le monumental pour le féminiser et le sexualiser, Sterbak le questionne par un graphisme qui fragilise la morphé — le tenir-ensemble, le tenir-debout — pour la constituer.

Fulgurance et précarité

DISSOLUTION

Jana Sterbak

Galerie Erna Hécey

25, boulevard du Prince Henri, Luxembourgville
Jusqu'au 30 mai

BERNARD LAMARCHE

LE DEVOIR

Luxembourg — Alors que l'exposition Jana Sterbak s'ouvrait il y a dix jours à la galerie de l'UQAM (nous ne l'avons pas vue), d'autres de ses œuvres faisaient l'objet d'une présentation au Luxembourg, à la galerie Erna Hécey qui représente l'artiste depuis bientôt trois ans. Avec *Dissolution* et *Narcisse*, pour lesquelles de singulières chaises servent de matériau, Sterbak propose deux œuvres mieux assurées que celles qu'elle a présentées à Montréal et Ottawa depuis deux ans.

Cette exposition intitulée *Dissolution* se produit dans l'attente. Tout doucement s'opère la lente transformation de ces objets pourtant familiers que sont les chaises. Sur l'armature tubulaire de ces chaises probablement dessinées dans les années soixante, Sterbak a déposé en lieu et place des dossiers et sièges, sans les fixer au préalable, des blocs de glace dont la fonte menace la stabilité de la structure. Dans *Dissolution*, deux ou plusieurs chaises, selon la disposition choisie en fin de compte par la galeriste selon les consignes laissées par l'artiste (la pièce passe d'un mode sculptural à un autre, plus proprement installatif), ce processus est clairement mis en lumière. Le théâtre attend son spectateur.

Avec *Narcisse*, Sterbak a concocté un fin dialogue de deux chaises, dont les traits de l'une, malgré ce que laisse croire le premier coup d'œil, ne s'affaibliront jamais. Ses membres métalliques sont reliés par des blocs de verre dépoli. À partir du récit de Narcisse, Sterbak brouille les rapports entre l'objet et son image. Tout se passe comme si le mythe était conjugué avec celui de la Méduse (dont le regard fige dans la pierre quiconque s'y mesure). L'objet est comme pétrifié (le verre) par son propre reflet dans une eau (glacée) qui ne par-

vient pas, par sa transformation, à en retenir les traits. Ainsi Narcisse est saisi par sa propre image, plus particulièrement par le déclin de celle-ci.

Graduellement, dans les deux œuvres, les chaises se dissocient, leurs articulations se disjointent. Puis, dans un fracas que seule la chance pourra porter aux oreilles du visiteur, une des sculptures s'écroule. Ses morceaux se dispersent dans la galerie, terminant le travail de «dissolution» dont le signe évident était les flaques d'eau dans lesquelles le visiteur risque de patauger.

Ce n'est pas la première fois que Sterbak évoque la chaleur comme élément destructeur dans une œuvre qui traite de relations familiales ou encore des attirances qui ne sont qu'en apparence naturelles.

Le passage fragilisant du temps est également au travail dans une des œuvres les plus connues de l'artiste, *Robe de viande pour albinos anorexiques* (1987), où la viande, littéralement, prend la place du corps vêtu des indices de son propre vieillissement.

Ces œuvres récentes ne sont pas moins dramatiques que ne l'était cette pièce ancienne dont on en est venu, dans le langage courant, à tronquer le titre, la désignant bonnement comme la «robe de viande». Plutôt que d'exposer des denrées alimentaires (c'est ce qui avait causé le scandale autour de cette œuvre), Sterbak expose des chaises, un objet excessivement marqué dans le domaine des arts visuels, depuis que des dizaines d'artistes se sont penchés sur lui ces trois dernières décennies. De l'œuvre ancienne à celles-ci, nouvelles, la rognure du temps est la même.

Tel un élastique tendu et en instance d'être lâché, ces œuvres libèrent une énergie stupéfiante lorsque la décharge a lieu. Tout tient dans cette attente (on pourra peut-être lui reprocher les moments privilégiés qu'elle aménage). L'idée que l'on se forge du moment fatidique avant que n'advienne l'effondrement n'a rien de commun avec la réalité. À ce moment, on reste suspendu. Le bruit causé par l'affaissement de la chaise, sans faire de mauvais jeu de mots, fige sur place. Il y a véritablement de plus vilaines manières de parler de précarité.



Spencer Tunick, *Chinatown, L.A. 1* (détail), 2000. Avec l'amable permission de la 1-20 Gallery, New York

MÉTAMORPHOSES ET CLONAGE

DU 25 MAI AU 2 SEPTEMBRE 2001



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Québec



Pentacom SC&R

Renseignements : (514) 847-6226

Métro Place-des-Arts

www.macm.org

MARIO MEROLA

Dessins et reliefs

(514) 381-6338

LE DEVOIR

JARDINS

Planter des fleurs pour aujourd'hui, planter un arbre pour demain

Les arbres sont les plus grandes structures vivantes de notre planète (*Eucalyptus regnans* de plus de 95 mètres vivant en Australie) et font partie de vastes écosystèmes complexes qui couvrent encore plusieurs parties du monde terrestre. Planter un arbre est un geste social et environnemental qui répond, on le sait bien aujourd'hui, à plusieurs besoins reliés à la conservation de notre qualité de vie. Le paradoxe que j'ai découvert rapidement en m'intéressant aux arbres centenaires est qu'en milieu fortement urbanisé en Amérique du Nord, la durée de vie moyenne d'un arbre est d'environ sept ans dans le cas des plantations exécutées dans les dernières décennies. Les stress environnementaux et les mauvais traitements sont les principales causes de cette durée de vie abrégée des arbres urbains. Je vous présente donc quelques conseils horticoles qui peuvent redonner à l'arbre son statut naturel d'être vivant bien souvent programmé génétiquement pour vivre plusieurs centaines d'années.

Il y a en général un lien direct entre la vitesse de croissance naturelle d'un arbre et sa durée de vie. Les arbres comme le bouleau, le saule, l'érable argenté, le peuplier et le sapin font partie des espèces pionnières ayant un système de défense intrinsèque faible et qui ont un rôle de courte durée dans l'écosystème forestier. Ces essences préparent le terrain à accueillir les espèces à longue vie,



Guy Laliberté

plus vigoureuses, et à croissance plus lente comme l'érable à sucre, le chêne et le hêtre. La plantation d'arbres qui vivent longtemps tels le ginkgo, le pin, le caryer, le noyer, le noisetier et la pruche est une pratique horticole qui se perd rapidement de par le manque d'espace sur nos petits terrains urbains.

Il faut sélectionner un site où l'espace n'est pas restreint, car souvent les arbres durables occupent beaucoup de volume aérien et racinaire (voir photo du chêne pédonculé de la rue Girouard Ouest à Saint-Hyacinthe). Il y a moyen de planter un arbre dans un espace approprié en demandant, par exemple, la permission de le planter dans un parc ou un espace vert de votre choix, ou sur des terrains privés qui ont l'espace nécessaire. Je dois vous avouer, sans vous encourager à le faire, que j'ai souvent planté des arbres dans des sites municipaux sans demander la permission, pour le simple plaisir de poser un geste qui, je l'espère, me survivra.

L'ancêtre

Le plus vieil arbre connu au Québec est un cèdre (thuya de l'est) qui a près de 925 ans et qui pousse dans des escarpements rocheux très pauvres du Lac Duparquet en Abitibi. On peut régulièrement observer dans les vieilles érabières du Québec, des érables à sucre de plus de 250 ans qui poussent dans des sols relativement pauvres, seuls et sans entretien horticole. Planter un arbre devrait être un geste empreint de patience, car il est possible avec les engrais de synthèse, ou en le plaçant dans des conditions de sol et d'irrigation exceptionnelles, de forcer un arbre à croissance lente à pousser rapidement et... à mourir ainsi rapidement. L'approche horticole de prendre bien soin de vos plantes devrait être dirigée surtout vers les plantes à très courte vie, comme les fleurs annuelles, les plantes légumières et fruitières et les fines herbes, qui ont besoin de vous pour les quelques mois de leur vie. L'utilisation d'engrais et d'amendements organiques a pour but de participer au développement de la microfaune et de la microflore du sol, qui prendront ensuite en charge la nutrition de l'arbre, lentement et sûrement.

Les racines de la vie

Les racines des arbres ont besoin

de deux éléments principaux pour vivre: de l'air et de l'eau. Il est facile de tuer un arbre avec un excès d'arrosage, en le plantant dans une dépression du terrain ou dans un sol ayant un très mauvais drainage, car les racines ont besoin de respirer régulièrement et l'excès d'eau peut devenir rapidement asphyxiant. Un bon paillis organique sur une épaisseur de 10 à 15 centimètres et la pluie sont habituellement suffisants pour gérer l'eau du sol et habiller votre arbre à vivre sans irrigation. Si votre sol est très humide, vous devrez choisir des essences résistantes à cette condition ou effectuer des travaux de drainage du sol. Modifier la topographie de votre terrain en créant des zones surélevées pour sortir les racines loin de la nappe phréatique naturelle est aussi une solution à envisager. Il est faisable de placer du gravier au fond de la fosse de plantation pour améliorer les conditions de drainage dans le cas de sol avec un drainage un peu lent. On peut irriguer les plantations récentes pour quelques semaines ou lors de très grandes sécheresses saisonnières.

En pépinière, le rapport grandeur/prix oblige souvent les producteurs à forcer les arbres à pousser très rapidement et le client aime bien acheter les plus grands arbres au plus bas prix possible. On sait que ces arbres issus d'une croissance souvent forcée sont plus fragiles aux attaques des insectes et des maladies et vivent en général moins longtemps. Lorsque l'on produit des arbres en pleine terre, en général, une bonne partie des racines restent aux champs lors de l'arrachage et de la mise en panier de broche. Ces arbres mettront plusieurs années à rétablir leur système de racines et ne commenceront à développer leurs tiges normalement que lorsqu'ils auront retrouvé leur état racinaire d'origine. Il est donc préférable d'acheter des petits arbres cultivés en contenants et bon marché, qui rattrapent et dépassent souvent les arbres de gros calibre dépendieux cultivés en champs.

Le tronc...

Le développement naturel du tronc en diamètre est induit par des hormones dont la production est stimulée par le mouvement de l'arbre au vent. Lorsque l'on est dans une zone relativement protégée des grands vents, il est souhaitable de réaliser les plantations sans tuteurage pour obtenir des troncs solides et durables. Si votre site est souvent balayé par de très forts vents, on place alors un système de tuteurage approprié qui laissera quand même un mouvement potentiel de quelques centimètres au tronc.

Comme vous souhaitez une longue vie à votre arbre, choisissez un arbre avec un tronc trapu et fort se terminant par une seule tête et avec des branches principales bien disposées autour du tronc sur une bonne partie de sa longueur. Ce sont les branches de l'arbre qui sont responsables de la production des sucres essentiels au développement du tronc, n'éliminez pas trop rapidement les branches et brindilles se situant au bas de la couronne. Atten-

dez le développement solide du tronc et l'apparition de nouvelles branches plus haut sur la couronne avant d'éliminer les branches inférieures.

Votre arbre devra survivre des décennies dans le même site, donc avant d'arrêter votre choix, étudiez avec soins les exigences particulières des essences au niveau de la luminosité, de la résistance à la pollution, du type de sol, des vents et du drainage.

À force de voir des arbres relativement isolés plantés sur les rues ou dans les parcs avec des espacements réguliers et avec seulement le gazon comme compagnon végétal, on vient à croire que les arbres aiment pousser tranquillement, les uns éloignés des autres, sur un beau tapis vert. L'arbre est l'une des multiples constituantes de base de l'écosystème forestier. Le gazon ou les plantes graminées font partie des systèmes écologiques des prairies, pas des forêts! Les gazons et les mauvaises herbes qui les accompagnent sont des plantes très compétitives qui donnent beaucoup de difficultés, aux jeunes arbres en particulier. Contrairement aux croyances populaires, plus de 80 % des racines non ligneuses des arbres qui utilisent l'eau et l'air du sol, se retrouvent dans les premiers dix centimètres de celui-ci, soit dans la même zone du sol que les racines des herbes à gazon.

Les arbres sont des plantes vivant en communauté d'individus végétaux dont les systèmes de racines s'entrecroisent dans une toile tissée peu profonde. On sait de nos jours, qu'il y a de nombreux effets bénéfiques associés à la vie des racines des arbres et de leurs plantes compagnes qui s'entraident et s'aident mutuellement.

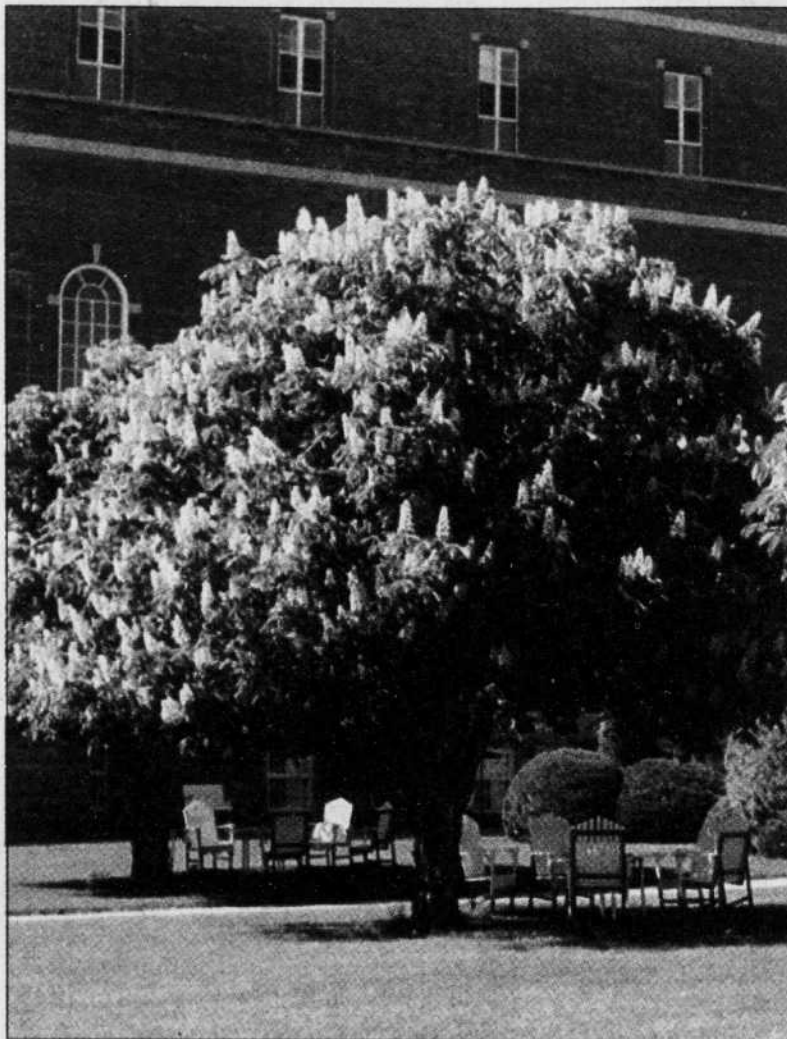
La biodiversité de la zone où vous implanterez vos arbres sera un gage de succès dans la lutte naturelle du milieu contre les maladies et les insectes ravageurs des plantes. Il est souhaitable de créer des zones avec plusieurs essences d'arbres différentes et autres plantes compagnes, tout en plaçant un paillis organique au sol. Si cela est possible, on peut même aller jusqu'à placer des parties de bois mort partiellement enterré dans la plate-bande pour stimuler la présence des insectes et micro-organismes utiles à la vie du sol des arbres et des plantes compagnes. On doit éviter la présence des annuelles ornementales dans les plates bandes associées aux arbres, puisqu'on doit travailler le sol chaque année pour leur plantation. On détruit ou blesse les racines

actives à répétition en leur imposant un stress inutile et dommageable. Si l'on désire intégrer des vivaces, il faut éviter les espèces couvre-sols qui se comportent comme le gazon.

Pour la prosterité

La majorité des arbres peuvent étendre leurs racines sur une largeur pouvant facilement atteindre deux à trois fois le diamètre de leur couronne. Pour bien représenter un arbre dans son ensemble, on peut faire un parallèle

imposants et survivent bien longtemps après la mort ou l'élimination de tous les autres éléments planifiés de votre jardin d'aujourd'hui. En conséquence, vous devez alors vous rappeler que ceux-ci ne sont pas seulement plantés pour l'esthétique du jardin et pour votre propre plaisir, mais bien plus encore pour la postérité. Longue vie aux majestueux arbres comme le pin, l'orme, le marronnier, le févier, le faux acacia, le celtis... et qu'ils vivent longtemps après nous.



SOURCE INSTITUT DE TECHNOLOGIE AGROALIMENTAIRE DE SAINT-HYACINTHE

Les arbres à potentiel centenaire, le marronnier par exemple, sont souvent très imposants et survivent bien longtemps après la mort ou l'élimination de tous les autres éléments planifiés de votre jardin d'aujourd'hui.

le entre l'aspect d'un verre à vin avec son pied plat, mince et bien étalé pour les racines, sa tige pour le tronc et la coupe pour la couronne de l'arbre. Il n'est donc pas nécessaire de creuser une fosse de plantation plus profonde que la motte de votre arbre à planter.

De toutes les plantes qui font partie de votre jardin, les arbres sont les espèces qui requièrent le moins de soins, considérant tout le temps consacré au gazon, annuelles, vivaces et arbustes. Les arbres à potentiel centenaire sont souvent très

Suggestion de sites Internet:

- www.siaq.org (Société internationale d'arboriculture)
- www.sodaq.qc.ca (Société de l'Arbre du Québec)

Guy Laliberté est agronome et technologiste en horticulture ornementale, professeur à l'ITA de Saint-Hyacinthe.

Ce grand arbre en bordure de la rue Girouard Ouest, à Saint-Hyacinthe, est le plus vieux chêne pédonculé ou chêne anglais (*Quercus robur*) du Québec. Le chêne pédonculé peut vivre plus de 800 ans.



SOURCE INSTITUT DE TECHNOLOGIE AGROALIMENTAIRE DE SAINT-HYACINTHE